Chefs-d'Œuvre de la Littérature Religieuse

J. BARBEY D'AUREVILLY

Joseph de Maistre — Blanc de Saint-Bonnet
Lacordaire
Gratry — Caro

BLOUD & Cie

S. et R. 543

Chefs-d'œuvre de la Littérature Religieuse

J. Barbey d'AUREVILLY

Joseph de Maistre, Blanc de Saint-Bonnet, Lacordaire Gratry, Caro.



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7
1 ET 3, RUE FÉROU. — 6, RUE DU CANIVET
1910

MÊME COLLECTION

Du même auteur. — **J. Barbey d'Aurevilly.** *L'internelle consolacion. Sainte Thérèse. Pascal. Bossuet. Saint Benoît Labre. Le Curé d'Ars* (532)............. 1 vol.

BRÉMOND (Henri). — **Gerbet. Dernières Conférences d'Albéric d'Assise,** avec une introduction (*473*). 1 vol.

— **Nicole** (*524*)............................... 1 vol.

CALVET (Jean). — **La Bruyère. Des esprits forts** (*418*). 1 vol.

GERSON. — **Traité du devoir de conduire les enfants à Jésus-Christ.** Traduction par A. Saubin (*531*). 1 vol.

GIRAUD (Victor). — **Pascal. Opuscules choisis** (*383*). 1 vol.

— **Pascal. Pensées.** 2 volumes, 180 pages (*406-407*). **1** fr. **20**

50 ex. num. sur pap. de Hollande................**5 fr.**

— **Bossuet. Pensées chrétiennes et morales** (*390*). 1 vol.

— **Chateaubriand. Pensées, réflexions et maximes,** suivies du livre XVIᵉ des *Martyrs*. (Texte du manuscrit autographe). Edition nouvelle, revue sur les meilleurs Manuscrits ou les meilleurs Textes avec une Introduction et des Notes (*476*)............................ 1 vol.

— **Joubert. Pensées.** Reproduction originale avec la notice historique du frère de Joubert. (*535-536*). 2 vol. **1** fr. **20.**

MARÉCHAL (Christian), Agrégé de l'Université. — **F. de La Mennais. Pensées** (*508*)................... 1 vol.

PÉRATÉ (André). — **Bossuet. Traité de la Concupiscence** (*485*). Edition revue sur les meilleurs textes avec une introduction et des notes................... 1 vol.

VUILLIAUD (P.). — **Ballanche.** *Pensées et fragments* (441) 1 vol.

J. DE MAISTRE (1)

I

Il est des génies avec lesquels il semble qu'on n'en ait jamais fini, et qui rappellent ce qu'on disait de la Sainte-Ampoule, de miraculeuse mémoire. Un jour, on croit qu'on l'a tarie, et voilà qu'en repenchant un peu la fiole sacrée, il en tombe inépuisablement des gouttes encore. Tel le génie du comte Joseph de Maistre, et depuis quelques années, son histoire. Après sa mort, qui limita ses œuvres, en les interrompant, et les fit *complètes,* on pensait tout tenir de cet esprit puissant, qui s'était concentré, dans une époque où presque personne ne se concentre, mais où tout le monde s'avachit ; et, de fait, ce qu'il avait publié suffisait à la plus grande gloire religieuse du XIXe siècle et à une des grandes de tous les siècles ! On s'imaginait tout connaître de cette intelligence profonde et grave, et dont l'éclat est d'autant plus vif et plus *dardant* que son bloc, comme celui du diamant, est plus massif et plus solide, quand, bien du temps après sa mort, on s'est avisé de publier sa *Correspondance* avec sa fille, qui étonna tout à la fois et qui ravit, et modifia, pour la plupart des lecteurs, qui n'ont pas vu le lion quand il aime, la physionomie de ce lion-ci, qui avait la grâce au même degré que la force, car il ne pouvait pas l'avoir davantage ! Plus tard encore, une *Correspondance diplomatique,* tirée de l'ombre des chancelleries épaissie par la précaution, et misérablement altérée dans un intérêt de parti, révélait encore assez du de Maistre des *Œuvres complètes* pour qu'à côté du mensonge de l'altération on vît éclater la vérité de l'irréduc-

(1) *Œuvres inédites. — Quatre chapitres inédits sur la Russie.*

tible génie et tomber et passer sur l'imposture comme une rature sublime !

Mais les *Fragments sur la Russie,* qui ont suivi la *Correspondance diplomatique* datée de Turin, nous redonnèrent, eux, du de Maistre pur, dans la radicale beauté de sa pensée et dans la simplicité de ce style, unique de transparence, qui est comme la vue immédiate de l'idée elle-même... Enfin, voici une publication, — qui n'est peut-être pas encore la dernière, — et qui prouve autant que toutes les autres l'*inépuisabilité* de ce génie qu'on croyait posséder tout entier, et qui repart en jets inattendus de publicité quand on se disait qu'il n'y avait plus rien à attendre de la source cachée, semblable à un puits artésien qui se remettrait à jaillir à mesure qu'on ôterait les pierres qui le couvrent. Or, ici, nous pouvons être parfaitement tranquilles ! ce sont les mains pieuses du petit-fils de l'Auteur du *Pape* qui ont écarté ces pierres-là.

Incontestable garantie ! Ces fragments, gardés dans la famille, et qui attestent la laborieuse fécondité d'un homme aussi savant qu'il fut inspiré, chose si rare ! car l'Inspiration et la Science ne vont pas d'ordinaire par les mêmes chemins... ces fragments sont d'autant plus curieux qu'ils remontent à une époque éloignée, où le génie de Joseph de Maistre en était encore à ses premières élaborations. Il les écrivit de 1794 à 1796, la date à peu près de ces *Considérations sur la France,* à l'explosion tardive, et qui mirent, comme le canon et plus que le canon, un intervalle entre leur lumière et leur bruit. On peut donc considérer ces fragments comme les premiers linéaments du génie de Joseph de Maistre. Or, il y a une embriologie littéraire. Etudier le génie dans son œuf est une volupté d'observation que ce volume ne manquera pas de donner à ceux qui sont capables de la sentir. Pour moi, je crois bien qu'il n'y a qu'une seule loi qui gouverne ces esprits de premier ordre qu'on appelle des hommes de génie, — et cette loi, évidente dans l'œuf du génie de Joseph Maistre aussi bien que dans l'œuf du génie de Bossuet, par exemple, n'est peut-être que l'apparition instantanée

d'une seule idée qui va se préciser et faire l'unité et la puissance de leur vie intellectuelle, à ces esprits étonnants qui ne changent pas, mais se développent, mobiles dans l'immobilité comme Dieu, dont ils sont bien plus près que nous !

Et si c'est vrai, — ce que j'ose hasarder, — si les hommes de *force absolue* n'ont pas, comme je le crois, dans leur vie, de voltes et de contre-voltes, ne tâtonnant pas, ne battant pas le buisson et ne changeant pas leur fusil d'épaule, comme on dit, ainsi que la plupart d'entre nous ; s'ils poussent toujours du même côté, tirant leurs coups toujours dans la même ligne, c'est qu'ils portent en eux un principe interne qui ne fléchit pas plus que le principe qui fait du chêne un chêne et qu'on appellera du nom qu'on voudra, mais que je me permettrai d'appeler le principe du génie. Principe qui fait d'eux bien moins des créatures humaines que des créations divines, — *des outils de Dieu !* comme disait Thalès, qui disait fort bien.

Et c'est là le premier caractère que je trouve aussi en ces fragments, qui en font foi. L'intérêt premier qu'ils nous offrent n'est pas leur valeur littéraire, fort grande pourtant, et sur laquelle je vais revenir. Non ! ce qui me frappe d'abord et ce qui frappera tout le monde, c'est cette unité de pensée qui commence, et qui, sortie des abîmes de l'homme et de son être, va prendre l'homme tout entier et s'asservir sa vie. Ce qui me frappe, c'est que le mâle génie du *Pape* et des *Soirées de Saint-Pétersbourg,* plus ferme encore que Bossuet sur sa base, à quelque époque qu'on s'avance ou qu'on recule dans sa vie, n'ait jamais eu qu'une pensée que, sous sa plume unitaire, on retrouve toujours. Et non seulement en lui, l'homme de génie, comme dans tout homme de génie, il n'y eut qu'*une* pensée, mais c'est que cette pensée fut la pensée même de l'*unité !*

II

L'unité, en effet, c'est tout Joseph de Maistre ! L'unité, voilà le concept de son esprit, qu'il portait

fièrement et impérieusement sur toutes choses, en tout sujet, en toute matière. Nul homme n'eut plus que Joseph de Maistre une notion plus haute, plus noblement tyrannique, et malgré cela plus vaste, de l'unité ! C'est la notion de l'unité, je n'en doute pas, qui le fit rationnellement et scientifiquement catholique, quand l'heure eut sonné dans sa vie de le devenir ainsi, après l'avoir été d'abord d'éducation, de sentiment et de foi. L'unité, il la voyait partout. Bien avant les abatteurs de frontière, qui dressent sur le pavois, embrassée et entrelacée, la grande figure de l'Humanité, le comte de Maistre, l'antiphilosophe, l'antiprogressif, le retardataire, montrait de son doigt prophétique l'Europe, et par l'Europe le monde, ascendant vers ce but de tout : l'unité ! une unité vague encore et mystérieuse, pour lui certaine. Et ni la Révolution française, qu'il n'aimait certes pas ! et qui déchira les entrailles de l'Europe après se les être déchirées à elle-même de ses propres mains, ni les conséquences de ce Protestantisme pulvérisateur qu'il détestait, et qui fait lever maintenant des atomes de poussière là où il y avait autrefois du ciment, n'arrachèrent à Joseph de Maistre, tout le temps qu'il vécut, sa foi profonde en une unité supérieure, qui, tôt ou tard, devait se reconstituer. Que si son dernier mot fut un mot de désespoir, c'est que cette unité tardait trop, au gré de son ardente pensée ! Le catholique, en lui, ne fut si glorieux et si pur que parce qu'il était unitaire. Pour lui, la vérité du catholicisme fut surtout d'être la religion de l'unité. Il n'a pas fait, lui, de *sermon sur l'unité,* mais il lui est resté plus fidèle que celui qui en prononça un. Et voilà pourquoi il l'emporte (à mes yeux du moins) sur Bossuet même ; car le génie, c'est ce qui ne change pas, mais ce qui se tient immuablement — *stat* — dans l'ordre de la vérité !

De Maistre fut ce Stator magnifique, depuis le jour où il prit la plume jusqu'au jour où il la quitta. Ni par l'âme, ni par l'intelligence, il n'est agité une minute. Dans la pensée comme dans la vie, il eut le calme des grandes convictions, qui font le fond des plus grands

génies. Tel vous le voyez dans son livre du *Pape,* aux chapitres fameux de l'Infaillibilité et de la Souveraineté, — tout son système né dans la conception de l'unité, — tel vous le retrouvez, en remontant, dans cette dissertation *sur la Souveraineté,* qui n'était peut-être qu'une pierre d'attente pour ses travaux futurs, et que je regarde comme le morceau capital du livre posthume qu'on a édité. L'auteur peut y être moins fulgurant, moins écrasant de clarté que dans le *Pape*, mais il y est intégral (déjà), absolu, péremptoire, avec cet éclair à la cime d'une phrase ou d'un mot qui est tout de Maistre, et ce mépris que j'ai appelé un jour la seule colère d'un gentilhomme.

III

Et de fait, il n'eut jamais que celle-là.

Beaucoup d'esprits, qui se mettent en colère pour lui ont regardé cet homme, qui fut peut-être le plus calme des hommes de génie (il a le calme de l'absolu), comme le plus violent des violents ; mais c'est là l'erreur de la violence chez ceux qui l'ont jugé. Je ne sache guères en toutes ses œuvres qu'une page de colère enflammée, et c'est le célèbre portrait de Voltaire, écrit avec la griffe d'un tigre trempée dans du vitriol ; seulement, remarquez que, dans ce portrait, de Maistre ne parle pas en son nom personnel, mais au nom et par la bouche des personnages du dialogue de ses *Soirées de Saint-Pétersbourg.* Il fait œuvre là d'auteur dramatique, et il n'est pas plus responsable de toute cette fureur que Shakespeare, par exemple, des rugissements d'Othello. Le comte de Maistre, en grand artiste qu'il est, invente une colère, mais il ne la ressent pas ; et, cependant, il n'y a pas que la haine et la violence contre lui qui s'y soient trompées ! Un homme qui avait autant de respect que moi pour le bon et grand homme dont la vertu toucha à la sainteté, Louis Veuillot, à propos des Fragments signalés dernièrement à l'attention publique, a parlé du *noble courroux* de l'auteur de ces fragments

contre les incrédules et les révolutionnaires. Eh bien, cela est encore trop. De Maistre ne se courrouce point. Il est trop patricien pour donner cet avantage à ses adversaires. Il méprise, et avec quelles formes concentrées et sombres, bien autrement terribles d'effet dans leur concentration et leur sobriété que tous les tonitruments de la colère !

« Mais ce feu sacré qui anime les nations, — dit-il, à la fin d'un des plus beaux chapitres de son *Etude sur la Souveraineté,* que nous avons là sous les yeux, —
« est-ce toi qui peux l'allumer, homme imperceptible ?...
« Quoi ! tu peux donner une âme commune à plusieurs
« millions d'hommes ? Quoi ! tu peux ne faire qu'une
« volonté de toutes les volontés ? Les réunir sous tes
« lois ? Les serrer autour d'un centre unique ? Donner
« ta pensée aux hommes qui n'existent pas encore ? Te
« faire obéir par les générations futures et créer des
« coutumes vénérables, ces *préjugés* conservateurs,
« pères des lois et plus forts que les lois ? — Tais-toi ! »

Tel est l'accent de Joseph de Maistre, en ses œuvres, quand il y parle pour le propre compte de sa pensée, Il l'avait, cet accent, comme sa pensée elle-même, au temps où il écrivait ses premières pages, et c'est sur ce point que la Critique qui étudie les origines de l'esprit d'un homme doit visiblement insister. De Maistre est lui-même l'unité qu'il voyait partout, dans tout ce qui doit être grand et fort. Il était fait spirituellement comme il voulait que les choses fussent faites. Il était né armé de facultés soudaines, qu'il put aiguiser mais auxquelles il n'ajouta pas, et par conséquent, conclusion dernière, il a cet avantage, interdit à presque tous les autres hommes, même de génie inférieur au sien, que les livres de son âge mûr ne font pas rougir de honte les élucubrations de sa jeunesse, et qu'on peut le voir avec plaisir et le reconnaître dans ce miroir renversé.

IV

On lira donc ce volume attardé après les chefs-d'œuvre des *Soirées de Saint-Pétersbourg,* du *Pape,*

de l'*Examen de la philosophie de Bacon,* des *Considérations sur la France,* et on n'éprouvera nullement l'affadissement que causent les livres faibles après les forts. On ne regardera point comme une pure piété de famille, qui est souvent, en matière de livres, une superstition, la publication de ce vieux fond de tiroir, et on y trouvera du parfum. L'odeur d'un génie s'y respire encore, même après qu'on s'en est enivré ailleurs, en des endroits plus saturés de cet arome pénétrant. Indépendamment de l'intérêt de la recherche qu'on aime à faire des premiers produits d'un talent quelconque, le dernier volume de Joseph de Maistre mérite d'être lu pour lui-même. Ce n'est pas un livre organisé, mais c'est comme le chantier des idées mises depuis en œuvre par un homme qui va de pair avec les plus forts. En dehors des statues finies de Michel-Ange, j'ai la certitude que son atelier serait encore quelque chose de suggestif et de grand. Même la sciure de son marbre, n'aurait-elle pas un aspect auguste ? C'est une impression de cet ordre que vous causera ce gros volume de cinq cent cinquante pages, où il y a de la sciure de ces idées qui, depuis, sont devenues des monuments !

Les dissertations qui forment l'ensemble de ce volume n'ont pas, il est vrai, le même mérite et la même importance, mais toutes ont l'empreinte de la robuste main qui a équarri et taillé leurs quelques blocs. Malgré la différence des noms qu'elles portent, elles rentrent toutes les unes dans les autres. Soit qu'elles s'appellent : *Fragment sur la France, Bienfaits de la Révolution, Etudes sur la Souveraineté, L'Inégalité des conditions, Du Protestantisme et de la Souveraineté* encore, c'est toujours le même problème, posé dès qu'il a pensé, je crois, et que de Maistre a passé sa vie à retourner sur toutes les faces. C'est toujours et déjà la tactique de ce singulier philosophe parmi les philosophes, qui répondait aux prétentions et aux insolences de la métaphysique avec de l'histoire. Joseph de Maistre est, en effet, un génie historique par excellence. Dans un temps qui, comme le nôtre, affecte de ne plus croire à rien

qu'à l'Histoire, on devrait, si on était conséquent, honorer profondément ce Joseph de Maistre, dont on a fait un utopiste de surnaturalité religieuse, comme l'esprit qui a le plus développé et approfondi dans ses œuvres le sens de l'Histoire. Il ne croit qu'en elle. On pourrait l'appeler le mystique de la Tradition ! L'Histoire, pour lui, qu'elle parle ou se taise, est une révélation de toutes les vérités nécessaires à l'homme et à la société, ces deux êtres qu'il ne sépara jamais ! Il en élève les coutumes et jusqu'aux *préjugés* à la hauteur de lois immuables, et si le XVIIIe siècle lui apparaît le plus profondément perdu de raison de tous les siècles, et, dans ce siècle, Jean-Jacques Rousseau le plus perdu des philosophes, c'est que le XVIIIe siècle et Rousseau, l'auteur du *Contrat social* et de l'*Inégalité des conditions,* sont, de tous les temps et de tous les hommes, ceux qui ont le plus méconnu la voix infaillible et l'autorité souveraine de l'Histoire. Dans le volume des œuvres inédites se trouve précisément un examen de la philosophie de Rousseau, qui pourrait s'appeler : *Une mise en charpie*. C'est merveilleux de déchiquetement ! Et le morceau d'à côté, intitulé : *Les bienfaits de la Révolution,* avec l'ironie qui était la meilleure flèche du carquois de de Maistre et celle dont il se servait le plus, est encore une preuve faite avec de l'histoire. L'auteur y oppose la révolution à la révolution, et lui met sur la gorge les témoignages *écrits* de ceux qui l'ont voulue et de ceux qui l'ont admirée. C'est là un morceau d'érudition accablante que les historiens futurs trouveront ici, à *leur service,* et qu'avec la distance qui veloute tout, même le crime, ils ne recommenceraient peut-être pas avec ce détail massacrant et cette minutie vengeresse...

V

Et maintenant, il faut se résumer sur ce livre posthume de Joseph de Maistre. J'ai dit simplement ce qu'il contient. Je n'avais rien à dire de plus. Ses opi-

nions sont trop les miennes pour que je puisse le critiquer. A mon sens, très humble, mais très convaincu, philosophiquement ou plutôt théologiquement, ce que de Maistre a exprimé dans tous ses livres est absolument vrai, et, littérairement, c'est absolument beau, — et d'une beauté à lui, qui n'imite et ne rappelle personne... Ce livre-ci n'ajoute rien à cette Immensité, mais n'en diminue rien non plus. Il devait être publié (tout ce qu'une pareille plume a tracé appartient au monde), et il l'a été avec intelligence. L'éditeur avait bien choisi son moment, le moment *historique,* pour remettre sous les yeux d'un public, devenu la postérité, le grand nom intellectuel de Joseph de Maistre, l'inoubliable nom de l'homme qui n'a pas fait seulement le livre du *Pape,* mais qui — autant, du moins, que l'influence des hommes peut faire quelque chose en ces décisions surnaturelles de l'Esprit-Saint, — pourrait bien avoir fait aussi le concile du Vatican.

VI

Les *Quatre chapitres inédits sur la Russie* n'ont pas eu, quand ils ont été publiés, le retentissement auquel ils avaient droit avec le nom et le génie de leur auteur. La critique n'en a point parlé. Quand un homme ou un livre lui imposent, elle n'en parle pas, cette brave Critique ! Si le livre que voici avait une origine suspecte, s'il avait été publié par un homme opposé d'opinion ou de religion au comte de Maistre, dans le but d'abaisser sa gloire ou de la lui voler, ah ! c'eût été bien différent. Mais le livre en question vient de la source la plus respectable et la plus pure.

C'est le comte Rodolphe de Maistre, fils de l'illustre comte Joseph, qui a édité lui-même les *Quatre chapitres inédits sur la Russie,* et qui a bien fait d'ajouter encore cela à la gloire paternelle. De ton, d'ailleurs, de calme, de pénétration, de hauteur de pensée, ce livre, qu'on voudrait plus gros, est digne de la plume qui a écrit le livre du *Pape* et les *Soirées de Saint-*

Pétersbourg. Nulle phrase équivoque, sentant son interpolation, ne vient rompre l'unité de ce style correct et ferme, étincelant de poli et de solidité comme un marbre, aisé enfin à reconnaître parmi les styles immortels. Par la forme comme par le fond, cet écrit est donc bien, celui-là aussi, authentiquement et *intégralement* l'œuvre du comte de Maistre. Il n'y a plus ici de bruit à faire. Il n'y a plus à recommencer la comédie de la *Correspondance diplomatique et secrète* du comte de Maistre, dont j'ai parlé au début de ce chapitre, que M. Blanc (de Turin) avait été autorisé à traduire. Non ! on a tout simplement à reconnaître la supériorité de l'écrivain qui a écrit ces pages... ou à s'en taire. Eh bien ! on s'en taira. Mais ce n'est pas nous !

Vous vous la rappelez, cette comédie ? Vous n'avez point oublié, n'est-ce pas ? cette correspondance, sortant tout à coup du carton d'une chancellerie, et de laquelle il résultait que l'auteur du *Pape* se moquait du Pape, que le comte de Maistre, dont le nom s'est élevé jusqu'à la hauteur d'une doctrine, n'était plus de Maistre, et que la vie de ce grand honnête homme avait les contradictions et peut-être les mensonges des petites gens de ce temps-ci. La *Correspondance diplomatique* n'était pas un conte. Elle avait des pages frappantes et charmantes, signées de leur talent même, et qui disaient le nom de Joseph de Maistre sans le prononcer. Mais elle était bien pis qu'un conte ! Elle était de la vérité arrangée ou dérangée, de la vérité sournoisement ombrée ou estompée d'invention. C'est le diable ! cela, et c'était ici le diable deux fois. Aussi, précisément pour cette raison, cette *Correspondance* dut ravir et ravit les ennemis de l'Eglise. Ils trouvèrent un si joli tour de lui prendre, ou du moins de lui légèrement déshonorer, la plus puissante de ses plumes laïques, et ils s'y employèrent, allez !

Des hommes intelligents eurent l'imbécillité de prétendre qu'il y avait contradiction entre de Maistre, le théoricien incomparable de l'infaillibilité du Pape, et de Maistre, l'homme politique qui, dans une lettre

intime faite pour rester secrète, blâme la politique d'un pontife avec la hardiesse d'un grand seigneur et la plaisanterie d'un homme d'esprit qui n'est point pédant. Ils ne s'aperçurent même pas qu'il n'y avait que le catholique, et le catholique croyant à l'infaillibilité papale, qui, seul, pût se permettre sans danger ces fières libertés de jugement sur la politique du pontife. Ils ne comprirent pas, enfin, que cet homme-là ne fut jamais plus l'homme du *Pape* que quand il dit du mal d'un *certain Pape,* et qu'il y a le mal qu'on dit de ceux qu'on aime et les morsures de l'amour ! Et voilà comment eux, ces pantins à qui tout est ficelle, accusèrent de duplicité, de titubation et d'un *pantinisme* semblable au leur, un homme majestueux d'unité et de vérité en toute chose, l'esprit le plus appuyé sur la conscience la plus droite qui ait peut-être jamais existé !

C'est cet homme que nous retrouvons, en ces *Quatre chapitres inédits sur la Russie,* dans toute la pureté, la beauté et la douceur de son esprit ; car il faut en finir avec les vieilles vulgarités qui traînent : — puisque l'on ne conteste plus que Joseph de Maistre soit un grand esprit chrétien, il doit avoir la douceur, la douceur de la force chrétienne dans la pensée, et l'on dit une sottise quand on en fait un penseur dur et inflexible.

Je ne parle point de ses sentiments.

Déjà une première *Correspondance,* non de diplomatie, mais de famille, avait bien étonné les badauds en leur montrant que le fond du cœur, dans Joseph de Maistre, n'était pas entièrement plein de sang de tigre. Je parle de son esprit même, de cet esprit que les lettrés superficiels, convertis à sa tendresse de cœur par les délicieuses choses qu'il a écrites, mais rétifs et résislants à la douceur de son génie, non moins réelle que ta tendresse de son âme, continuent d'appeler un esprit absolu et dur parce qu'il ne croit pas que la vérité se plie et se chiffonne comme une de nos loques matérielles ; parce que, ne pouvant y rien changer et historien de la Providence, il proclame le dogme de l'Expiation, — dont il n'est pas l'auteur plus que de cette mort par laquelle l'homme expie ses fautes !

Certes ! intellectuellement, Joseph de Maistre n'est pas plus cruel que le premier venu qui voit avec résignation la nécessité du sacrifice. Que ce sacrifice nécessaire s'appelle la maladie, la guerre, le bourreau, c'est toujours la Mort, dont il dit simplement, et pas plus, qu'elle doit arriver et qu'elle arrive. Est-on donc cruel pour dire cela, ou l'est-on pour s'y résigner ? Non ! l'esprit cruel entré dans une doctrine cruelle, comme il arrive toujours, — car nos doctrines sont faites par la nature de notre esprit, — c'est Calvin, le froid, le raide, l'étroit Calvin, mais ce n'est pas Joseph de Maistre.

Lui, de Maistre, il a la chaleur, la souplesse, l'étendue. Toutes choses exclusives de la cruauté ! Ce n'est pas Calvin qui eût écrit cette phrase : « Il n'y a pas « d'homme qu'on ne puisse gagner avec des opinions « *mesurées.* » Et encore : « Les vertus *poussées à l'excès* « deviennent des défauts. » Et encore — (si Calvin avait eu le triste avantage de vivre après la Révolution française) : « De quoi pourriez-vous vous plaindre ? « Vous avez dit à Dieu : « Sortez de nos lois, de nos « institutions, de notre éducation ! Nous ne voulons « plus de vous. » Qu'a-t-il fait ? Il s'est retiré, et il « vous a dit : « Faites ! » Il en est résulté notamment « l'aimable règne de Robespierre. Votre révolution « n'est qu'un grand sermon que la Providence a prêché « aux hommes. Il est en deux points : Ce sont les *abus* « *qui font les révolutions.* C'est le premier point, et il « *s'adresse aux souverains.* Mais les abus *valent infini-* « *ment mieux que les révolutions ;* et ce second point « *s'adresse aux peuples.* »

Enfin, Calvin n'eût pas écrit : « J'ai toujours observé « qu'on peut *tout dire* aux Français ; *la manière fait tout.* » Les esprits absolus et cruels se soucient bien de la *manière !* Restent donc, au compte de ce tortionnaire innocent, quelques épigrammes bien appliquées, pour sa défense personnelle, à des hommes qui l'avaient, comme Condillac et Locke, férocement ennuyé, et ce *rictus épouvantable* établi sur la bouche de Voltaire, mais qui, ma foi, n'en a pas beaucoup changé le sou-

rire, et qui ne l'a pas, pour que l'on s'en plaigne, si prodigieusement défiguré !

VII

Voilà pourtant à quoi se bornent, en vérité, les cruautés du comte de Maistre, de cet esprit sublime et aimable dont les idées et les sentiments s'accordaient comme les cordes de la lyre, qui avait le cœur de son esprit autant que les sentiments de son cœur. Cruel ?... Dans un temps où la Lâcheté d'esprit, devenue sybarite, tremble devant son pli de rose, on semble être cruel quand on a des principes nets et un style net qui les affirme. Ce qui brille si bien paraît couper. Mais c'est une illusion de logique et de phrase, et Joseph de Maistre, qui a produit longtemps cette double illusion, en produit encore la moitié. On en a fait un bourreau de sentiment et d'idée, et si on avait pu, on en eût fait un bourreau de métier, parce que, ni plus ni moins monstre que l'Histoire, ni plus ni moins monstre que toutes les sociétés connues, il a posé la nécessité lamentable, mais la nécessité du bourreau.

Il est vrai que, depuis ses lettres à sa fille, le bourreau de sentiment n'a plus été visible. On a eu la bonté d'en convenir. Mais le bourreau d'idée tient toujours ; il est plus difficile à décrocher ! Or, pas plus que l'autre, il n'est réel. Les bourreaux d'idées sont des philosophes à systèmes. C'est le doux Emmanuel Kant, que Henri Heine appelait suavement un second Robespierre : c'est Fichte, qui abolissait le monde dans la volonté ; c'est Hégel, qui l'abolit dans la logique. Mais Joseph de Maistre, dont la gloire est d'avoir laissé des aperçus sur tout et de n'avoir fait de théorie sur rien, est un historien et non un philosophe.

Dans les *Quatre chapitres inédits sur la Russie,* il appelle l'Histoire : « la vérité expérimentale », et, pour lui, il n'y a peut-être pas d'autre vérité, car la Révélation chrétienne conforme aux prophéties est de l'Histoire encore. Le comte de Maistre est, avant tout, — avant d'être un métaphysicien involontaire, qui ne

croit pas à la métaphysique et qui ne peut s'empêcher de faire de la métaphysique, — un grand esprit pratique, ne perdant jamais terre, politique même quand il l'élève, la politique, à sa généralité la plus vaste. Il est de la famille d'esprits dont était Machiavel. Seulement c'est un Machiavel sans athéisme, sans république et sans Borgia.

Il fut le Machiavel de la Religion, de la Royauté et de l'Honneur. Ses *Discours sur Tite-Live,* à lui, furent les *Considérations sur la France,* et cette méditation éternelle de la Révolution française à laquelle il retombait toujours, de toutes les pentes de la métaphysique, qu'il aimait à monter appuyé sur l'Histoire. Son *Traité du Prince,* on le trouve dans les lettres de la *Correspondance Diplomatique,* qu'il est impossible de ne pas croire de lui, à leur style, quoique certains passages de ces lettres, à leur style aussi, n'en soient pas. Comme Machiavel, il fut ambassadeur, et souffrit noblement de la pauvreté.

Sans argent, dans la société la plus fastueuse, il écrivait, avec la légèreté qu'ont les grands cœurs dans la misère : « Qu'est-ce que le sentiment fait au prix « des choses ? Vous me direz que j'ai l'espoir d'être payé « en Sardaigne, mais je suis en Russie, et qu'est-ce « que ma femme peut acheter avec un *espoir ?...* » Mais ici s'arrêtent les ressemblances. Les pervers s'entendent mieux que les honnêtes gens. Borgia écouta Machiavel, et Joseph de Maistre sentit ses conseils lui revenir sur le cœur, salive plus pesante que celle de l'homme qui crache en l'air et dont le crachat lui retombe sur la figure. La *Correspondance diplomatique* montre avec une gaieté amère la bêtise profonde de ces rois, têtus et mous, qui se perdent pour ne pas croire leurs serviteurs ou pour les craindre. Vu à cette lumière, Louis XIII, qui garda Richelieu, paraît grand.

VIII

Les *Quatre chapitres inédits sur la Russie* se rattachent justement à cet ordre d'idées et de conseils pour

lesquels, conseiller d'Etat de génie, le comte de Maistre était plus fait, selon nous, que pour les autres choses qu'il a su pourtant si brillamment faire. Quoique, par le titre qu'ils portent, les *Quatre chapitres* puissent donner à penser que l'auteur avait eu l'intention d'écrire une histoire de cette Russie dans laquelle il avait vécu et qu'il connaissait bien, ce ne sont pourtant que des lettres confidentielles à un haut fonctionnaire russe, sur des questions qui importaient alors à la prospérité et à la force de l'Empire. Peut-être celui qui demanda au comte de Maistre ce travail avait-il l'intention de le mettre sous les yeux de l'Empereur, mais l'éditeur ne nous a point dit s'il y fut mis. Les rois n'ont pas toujours besoin d'être éperdus pour demander l'aumône d'un conseil à un homme de génie. Ils n'ont souvent besoin que d'être embarrassés comme les simples mortels. Seulement, la couronne que ces Bélisaires de l'embarras tiennent à la main n'est pas faite pour retenir le don du génie. Il passe à travers et tombe par terre. Le comte de Maistre, qui avait senti l'angoisse de cela avec son maître, — comme Mirabeau avec le sien, — avec l'Empereur de Russie aurait-il été plus heureux ?

C'est une question que le temps ne peut plus résoudre. Nous sommes loin de 1810, et plus loin encore des idées que le comte de Maistre exprimait alors. Déjà, dès cette époque, l'idée de l'émancipation commençait à sourdre dans la tête d'Alexandre, ce jeune Louis XVI russe, à la beauté de Louis XIV, et dont le peuple, plus docile et plus facile à mener que celui de Louis XIV, l'eût sauvé de la ressemblance de destinée avec l'autre émancipateur s'il avait poussé un peu plus loin ses velléités généreuses. Aujourd'hui, ces velléités sont devenues dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg, des volontés arrêtées et traduites en faits positifs. L'émancipation, à laquelle s'opposait le comte de Maistre, a été proclamée, et il est curieux de connaître sur quels faits produits par un esprit de cet ordre le gouvernement russe a passé. C'est là l'intérêt animé des *Quatre chapitres* qu'on a publiés.

On a marché, depuis les lettres que voici, et l'avenir très prochain qu'on touche, dira vers quoi on a marché. Mais c'est précisément sur la question traitée par Joseph de Maistre en ces quelques pages qu'on pourra juger de l'esprit absolu de cet absolutiste tout d'une pièce, que nous maintenons, nous, malgré sa renommée, l'esprit le plus large, le plus prudent, le plus flexible et, quand il s'agit de manier les choses et les hommes, le plus doux, — ce n'est pas assez dire ! mais chirurgicalement le plus doux.

IX

En effet, dans ces quelques pages qui n'omettent rien en leur brièveté pleine, Joseph de Maistre commence, il est vrai, par s'opposer à l'émancipation en principe, mais il ne répugne pas à la préparer, historien que le métaphysicien n'infirme jamais : « Quand « on lit l'Histoire, il faut savoir la lire, » dit-il quelque part ; et l'Histoire, dont il parcourt les annales avec les trois pas homériques de Bossuet, « montre » (ajoute-t-il), « avec la dernière évidence, que le genre humain « n'est susceptible de liberté qu'à mesure qu'il est « pénétré et conduit par le Christianisme. Partout où « règne une autre religion (ajoute-t-il encore), l'escla- « vage est de droit, et partout où cette religion s'affai- « blit, le peuple devient en proportion précise moins « susceptible de liberté générale. »

Quand Joseph de Maistre écrivait ces choses, les preuves à l'appui, dans ce monde de 1810, ne manquaient pas. Napoléon était un exemple sublime de la vérité politique que le comte de Maistre promulguait et qui le conduisait à cette autre, particulière à la Russie : « L'esclavage est en Russie parce qu'il y est « nécessaire, et que l'Empereur ne peut régner sans « l'esclavage. » Et jusque-là, voilà à ce qu'il semble, le Joseph de Maistre de sa réputation, le tyran d'abstraction et d'idée, qui sacre de ses axiomes la tyrannie politique. Mais patience ! ce n'est que la moitié du

vrai de Maistre, et qui ne le connaît que par ce côté seul des principes ne le connaît pas !

Même en les exprimant, du reste, notez bien que ces principes ne sont jamais, pour ce solide esprit, appelé paradoxal par les esprits fragiles, que des conclusions historiques, des empêchements de circonstances et de nature des choses, dans le détail desquels, en ces lettres sur la Russie, il court et passe comme la lumière, avec une rapide splendeur. Nous n'avons point à résumer ce qui n'est déjà qu'un magnifique résumé dans ces lettres, qu'il faut aller prendre où il est. Nous voulons seulement prouver que le comte de Maistre n'est pas plus un utopiste en arrière qu'il n'est un utopiste en avant, et que sa rigueur politique, dont on a tant parlé, et dont tant de gens parlent encore, n'est pas plus inflexible que celle de Dieu et de l'Histoire, des mains desquels il prend pieusement tous les faits, sans leur demander rien de plus que ce que l'ordre de la Providence et la conduite de l'homme y ont mis ou en ont ôté.

Et, en effet, écoutez-le, cet homme du fait et de l'expérience, calomnié jusque dans son esprit : « Si l'af-
« franchissement » — (dit-il en finissant un examen hostile à cet affranchissement pour des raisons d'Etat,)
« — si l'affranchissement doit avoir lieu en Russie, il
« s'opérera par ce qu'on appelle la *nature*. Des cir-
« constances tout à fait imprévues le feront désirer de
« part et d'autre, et il s'exécutera sans bruit et sans
« malheur (toutes les grandes choses se font ainsi).
« Que le souverain favorise alors ce mouvement natu-
« rel, ce sera son droit et son devoir, mais Dieu nous
« garde qu'il l'excite lui-même ! »

Ces circonstances imprévues dont parle de Maistre se sont-elles produites en Russie ? C'est là une question qui, pour le moment, ne nous regarde pas. C'est l'affaire de la Russie. La nôtre était de montrer par ces paroles que le cassant et impérieux comte de Maistre prévoyait sans horreur, et même sans étonnement, de telles circonstances, et qu'il donnait même au gouvernement, que dans son livre il arme contre elles, le conseil de leur obéir.

X

Eh bien ! n'est-ce pas là la grosse opinion publique souffletée sur ses joues rebondies, et réduite à souffler d'étonnement ? J. de Maistre cédant au temps comme Talleyrand lui-même, mais pour des raisons que n'avait pas Talleyrand, dans cette tête où l'athéisme en toute chose avait fait un vide silencieux ; de Maistre se pliant à la circonstance au lieu de se faire misérablement briser par elle, ce qui serait le suicide politique, aussi criminel que l'autre aux yeux de Dieu !

Est-ce bien là l'aveugle figure de bronze ou de marbre qu'on a donnée à Joseph de Maistre ?... Oui ! mais c'est, après tout, le bronze et la pierre dans lesquels la haine et la sottise l'avaient muré.

La *Correspondance* du père de famille avec sa femme et ses enfants avait fait de ce bronze un homme. On avait découvert, au sein du caillou, des entrailles. Les quelques pages sur la Russie, rapprochées de plusieurs autres pages de la *Correspondance diplomatique,* vont faire de cette tête de bronze un esprit immortellement vivant, qui ne s'est pas mis lui-même en dehors du mouvement de l'Histoire dans ces ténèbres de l'abstraction qui sont parfois éblouissantes.

Voilà, indépendamment de leur mérite de détail et d'ensemble, l'avantage de cette publication des *Quatre chapitres sur la Russie.* Ils ont refait une gloire à de Maistre en précisant celle qu'on lui doit, en empêchant la vermine des idées communes de ronger les belles et pures lignes de cette noble et lumineuse figure. Et quand il n'y aurait eu que cela dans cette publication d'un fils qui tient à l'honneur intégral de son père, ce serait assez pour, de tout notre cœur, y applaudir !

SAINT-BONNET [1]

Voilà tout à l'heure des années que ce livre de l'*Infaillibilité* a été lancé dans la publicité et même avec beaucoup d'activité et d'intelligence. Il a eu son rayonnement dans quelques esprits trop peu nombreux qu'il a frappés par les qualités transcendantes dont il brille ; mais parmi les Critiques d'état, les journalistes, doseurs de gloire, on en a très peu parlé. Rien là qui doive surprendre. C'est une loi. Les grands livres dont la pensée fait surtout la grandeur n'ont point de grands succès immédiats. Ils doivent attendre, et ils le peuvent... sans inconvénient. Puisque, comme Dieu, la pensée est éternelle, elle doit être patiente comme lui. *Patiens quia æterna*... Il n'y a en ce monde, après la sympathie dans la sottise, qui fait, elle, les succès les plus rapides et les plus sûrs, il n'y a que la passion pour le succès d'un livre, la passion et la circonstance, à laquelle parfois le talent ne dédaigne pas d'attacher sa pensée, comme Samson attacha la torche à la queue de ses renards, pour tout incendier !

Or, tel n'est pas Blanc Saint-Bonnet et ses livres. Pour mon compte, je suis disposé à reconnaître qu'intellectuellement, de talent et d'inspiration, Saint-Bonnet a quelque chose de samsonien ; mais sa force, à lui, est bien plus contre les idées que contre les hommes. Il a le rayon de miel que Samson trouva un jour dans la gueule du lion, mais la gueule du lion, où est-elle ? Je

(1) *L'Infaillibilité. — La Douleur.*

ne vois qu'un charmant sourire descendant d'une bouche bien humaine et bien éloquente. S'il avait eu seulement, dans sa placide main, la bienheureuse mâchoire d'âne avec laquelle on casse si bien celle des autres, les mâchoires qu'il aurait cassées eussent poussé des cris, et, j'en suis sûr, auraient fait des articles. Mais Saint-Bonnet est un Samson doux.

D'un autre côté, il est certainement, à cette heure, le plus grand métaphysicien catholique qui soit en Europe ; mais un grand métaphysicien n'a pas chance d'être infiniment populaire dans un pays — qui fait de la philosophie, il est vrai, comme il fait des vers, mais qui n'a pas plus la tête métaphysique qu'il ne l'a épique... Et, voyez ! Blanc Saint-Bonnet a passé sa vie dans les plus hautes études. A vingt et un ans, il débutait héroïquement par son *Unité spirituelle,* et il y a plus de cinquante ans de cela ! Il avait été enfanté à la métaphysique et à la théologie par le fameux et excellent abbé Noirot, l'adroit et subtil accoucheur d'esprits, un abbé Socrate qui a toujours mieux aimé, disait le professeur Cousin, faire des hommes que des livres, et Saint-Bonnet fut son meilleur ouvrage, l'ouvrage qu'on se permet une fois, et qu'on ne recommence jamais !

Après l'*Unité spirituelle,* il écrit le livre de la *Douleur,* un livre de mysticité tendre comme les Saints en auraient écrit un avant que leur sang fût devenu lumineux et quand il fait mal en coulant encore. Puis il publia, sous un mauvais titre, — métaphysicien qui ne voyait pas le succès et qui voyait par trop sa pensée, ce chef-d'œuvre de la *Restauration française* qui est à son propre talent ce qu'il est lui-même à l'abbé Noirot : le chef-d'œuvre absolu qu'on ne recommence pas. Eh bien, malgré tous ces travaux, malgré tous les titres à l'éclat et à la célébrité, Blanc Saint-Bonnet a si peu la place à laquelle il a vraiment droit dans la préoccupation de son temps, qu'un critique catholique très renseigné, très consciencieux, et animé toujours des sentiments les plus nobles, appela un jour l'*Affaiblissement de la Raison,* cette brochure sur l'enseignement de la plus magnifique portée, et que Saint-Bonnet écrivit en se jouant dans

l'entre-deux de ses autres ouvrages : « un livre tulipe », pour en exprimer la rareté, sans doute, — le croyant rare, ce livre, parce qu'il ne le connaissait pas ?

Telle, en quelques mots, l'histoire de ce grand métaphysicien, trop resté, pour être aperçu, dans la pure lumière de l'abstraction, intolérable à tant d'esprits ! Il a fallu vingt-quatre heures à de Tocqueville pour que les Dandins dadais du *Journal des Débats,* qui le jugèrent un Montesquieu, lui fissent une célébrité, et Saint-Bonnet, au bout de plus de quarante ans, n'a pas eu la sienne, dans la plénitude de ce mot. Continuation de cette glorieuse mauvaise chance ! Le livre de l'*Infaillibilité,* ce livre, le plus métaphysique, le plus théologique, le plus profondément pensé de tous ses livres, n'a pas donné grande envie aux superficiels Eoles de la publicité, qui font le bruit et le tiennent enfermé dans les cornets de papier de leurs articles, de déchaîner le vent de la parole en l'honneur d'un livre qu'ils ne comprenaient pas. Mais qu'importe ! la gloire d'un homme comme Saint-Bonnet n'est point une gloire à l'heure. Nous disons, nous, qu'elle est certaine, si elle est tardive ! S'il vivait, il pourrait être tranquille. Elle s'appelle, comme son livre : Infaillibilité !

II

L'idée dont le développement constitue ce livre de Saint-Bonnet n'est pas une invention qui lui appartienne en propre, comme les systèmes appartiennent à ceux qui les font. Non pas ! C'est, sous son nom abstrait, mis bravement à la tête du livre pour faire tête de Méduse aux sots et les empêcher d'y toucher, — car les sots de moins dans un débat en rendent facile la conclusion, — une thèse vieille comme l'Eglise elle-même. C'est la thèse qu'ont posée et soutenue partout les Pères, les théologiens et les écrivains catholiques qui ont eu à parler de l'Eglise depuis son établissement, — c'est la notion même de l'Eglise, se renversant, dans la tête

humaine, si elle ne s'appuie à cette idée nécessaire d'infaillibilité.

Saint-Bonnet s'est contenté de la reprendre, mais ce qui lui appartient en propre, et j'oserais presque dire exclusivement, c'est la manière dont il l'a reprise. C'est la manière infiniment nouvelle et infiniment profonde dont il a abordé, après tous les autres, un sujet tant abordé déjà et percé de tant de rayons de lumière, jaillis d'une masse d'esprits si divers ! Chacun en effet, depuis saint Cyprien jusqu'à Malebranche, a tiré la flèche de sa raison particulière, de son argument à soi, pris dans le carquois du genre d'esprit qu'on avait, et l'a planté à sa façon plus ou moins avant dans cette vaste cible où il semblait qu'il n'y eût pas maintenant de place pour une flèche de plus.

Heureusement, un des caractères de la vérité est d'être inépuisable ; avec elle, les derniers mots ne sont jamais dits. Qui pourrait l'oublier ? Dernièrement encore, un homme de génie dont les connaisseurs se sont fait longtemps entre eux la confidence, et dont le nom a mis trente ans à se placer dans toutes les bouches où le voici à présent, Joseph de Maistre, au commencement du siècle, trouva le moyen de faire un livre superbe intitulé : *Du Pape,* après cet autre livre superbe du cardinal Bellarmin intitulé : *Du Souverain Pontife (De Summo Pontifice).* Eh bien, Saint-Bonnet a recommencé l'expérience. Après Joseph de Maistre, après ce magnifique livre du *Pape,* qui semblait si impérieusement péremptoire sur la question d'infaillibilité, Saint-Bonnet a écrit un livre identique de doctrine, mais différent de raisons et de preuves, et qu'il n'a pas craint d'appeler, du nom de la question même : l'*Infaillibilité.*

Ah ! on a bien raison de dire que les faucons n'arrachent pas les yeux aux faucons. Le Génie ne décourage pas le Génie. Le génie métaphysique de Saint-Bonnet (car son talent va jusque-là) n'a pas eu peur du génie historique et politique de de Maistre sur un sujet, — catholique en ceci encore qu'il admet et que même il appelle toutes les compétences de l'esprit. Pour ceux qui savent voir d'un coup d'œil tout ce que cette grande

notion d'*Infaillibilité* étreint dans les six syllabes qui l'expriment, il y a là, sous ce simple mot, toute la philosophie de l'Eglise et toute son histoire.

En creusant cette notion si pleine et si profonde, impossible de ne pas toujours dégager *l'une* ou de raconter *l'autre,* quand on ne fait pas tous les deux ; car, de rigueur et en tout, l'invisible donnant le visible, je ne sache comment on pourrait toucher à l'histoire de l'Eglise sans toucher au principe par lequel elle est, par conséquent sans faire de la philosophie, — et comment toucher à son principe, qui est sa philosophie, sans faire de l'histoire, qui prouve les principes par les faits ! Nonobstant cette nécessité, cependant, quand on fait un livre sur la question d'infaillibilité, de mêler, dans une mesure inévitable, la philosophie à l'histoire, il n'en est pas moins vrai que cette question immense est assez spacieuse pour les deux genres de génie : le génie des faits et le génie des idées, et qu'elle répond aux deux plus grandes inclinations de la pensée. Joseph de Maistre et Saint-Bonnet ont pu choisir chacun la sienne.

Joseph de Maistre, qui était avant tout historien, malgré les plus hautes aptitudes à la métaphysique, est entré nettement dans cette question de l'Infaillibilité par la porte des faits et de l'histoire, conduit par un sens pratique de premier ordre, et écartant volontiers tous les arguments qui n'étaient pas historiques avec ce grand geste d'homme d'Etat qu'il avait, tandis que Saint-Bonnet, au contraire, bien plus métaphysicien que politique, a pénétré dans la même question par l'étude de l'essence même et des principes, allant dans l'essence jusqu'au point où elle est vraiment impénétrable. En cela, ils ont obéi tous les deux à ces instincts dominateurs qui font la vocation chez les êtres assez forts pour en avoir une. Et quand tout devait les rapprocher, dans les conclusions et dans la doctrine, sur un sujet qui n'admet ni faux-fuyants, ni nuances, ni ingénieuses manières de se différencier en quoi que ce soit, tout en voulant rester semblables en quelque chose ils ont évité la ressemblance, la redite, l'identité des points de vue,

tout ce qui fait que les contes répétés deux fois sont ennuyeux, même quand ils sont des vérités, et ils ont fait tous les deux des livres puissants, qui se complètent l'un par l'autre et qui restent nantis d'une incomparable originalité.

Et quand je dis : « Ils ont », je me trompe. Il n'y en a qu'un seul qui ait évité la redite et la ressemblance, et, il faut bien le dire, c'est le dernier venu ; c'est Saint-Bonnet. Joseph de Maistre n'avait pas, derrière le livre qu'il écrivait, un livre comme celui du *Pape* qui pouvait lui envoyer des réverbérations de sa lumière sur la pensée. Il avait, il est vrai, aussi une œuvre forte : le *De Summo Pontifice* de Bellarmin, mais cette œuvre, qui a sa grandeur, n'a pas le charme de beauté dans la plus pure clarté qu'a ce livre incroyable du *Pape,* où la transparence de la forme est égale à la transcendance du sujet !

Ce livre, dangereux pour l'originalité la mieux fermée aux influences, tente, par sa beauté, nos facultés imitatrices les plus involontaires, et l'auteur de l'*Infaillibilité* n'a peut-être échappé si bien à ces influences qu'en raison de sa surprenante profondeur.

III

Ainsi, un grand livre après un grand livre, sur une question inépuisable au génie lui-même, voilà ce qu'une Critique purement littéraire comme la nôtre était tenue à signaler. Quant à la question qui est le fond du livre de Saint-Bonnet, — de ce livre peut-être trop majestueux en sa longueur savante pour l'impatience des esprits de ce temps, laquelle est pour le moins égale à leur superficialité, — nous qui sommes catholique fidèle, nous n'avons pas à la discuter.

L'auteur du *Pape,* à son époque, centralisait la question entre chrétiens, écrasant les inconséquents sous les *conséquences de leur inconséquence*... Mais Saint-Bonnet, dans son livre, bien plus général parce que

l'erreur va toujours se généralisant davantage, repasse victorieusement et avec des forces nouvelles par la trouée que fit de Maistre dans l'argumentation protestante. Seulement, poussant plus avant, en raison des habitudes et de la puissance métaphysique de sa pensée, il a fait trouée, lui, jusque dans l'argumentation philosophique. Tous ceux-là qui s'imaginaient être le plus en dehors du débat et qui se moquaient de nous et de nos querelles, tous les philosophes de ce temps qui croient encore aux lois morales (et tous veulent avoir l'air d'y croire, ces ennemis de Tartuffe !) sont atteints par les raisonnements de Saint-Bonnet, comme les protestants par ceux de de Maistre.

« Toute la création — dit Saint-Bonnet — est dans « l'homme, l'homme dans la liberté, la liberté dans la « loi, la loi dans l'infaillibilité Ne rompons pas la grande « chaîne. Peut-il y avoir une solution, de l'infini jus- « qu'à nous ! » — « La vérité — dit-il ailleurs — n'est « qu'une *logique bien faite*. » La grande affaire est donc, pour lui, ce point de départ, qui est tout, dans toute logique ; il le recule au plus profond de l'homme et des choses. Son livre ne commence pas, comme celui de de Maistre, par un chapitre historique sur l'infaillibilité, mais par une définition de l'existence et de l'être. C'est, comme on le voit, toute une métaphysique, introduite, par un esprit d'une intuition supérieure, dans les données éternelles de la théologie chrétienne ; et quoique le livre, fourmillant d'aperçus, contienne bien autre chose que cette métaphysique, elle n'en est pas moins là son mérite le plus éclatant, et qui le classera le plus haut.

IV

Et, cependant, ses autres mérites sont nombreux. Le livre de Saint-Bonnet, que j'oserais critiquer dans l'architecture de sa composition s'il n'était pas bien moins un livre écrit pour le public que les *Elévations*

solitaires d'un admirable penseur devant Dieu, ce livre de près de six cents pages étincelle de beautés de toute espèce, de rencontres heureuses, de détails charmants et de traits de génie, qui, comme des éclairs, vous entr'ouvrent un monde, où il n'y avait qu'un horizon !

Dans l'impossibilité où je suis de citer tout ce qui me frappe au milieu de ce fouillis de richesse, j'indiquerai au moins le chapitre où l'auteur montre, avec une audacieuse justesse, que sans l'Eglise le Christianisme aurait fait le mal et l'erreur du monde et qu'il ne serait plus que l'épouvante de l'Histoire ; et celui-là encore qu'il intitule : « *Coexistence des pouvoirs d'ordre, de juridiction et d'infaillibilité* », dans lequel il prouve d'une manière si piquante que Jésus-Christ, étant et restant dans sa forme humaine sur la terre, n'en serait pas moins tenu d'instituer son Eglise telle qu'il l'a instituée et telle qu'elle est à cette heure. Je signalerai aussi le merveilleux passage où l'auteur de l'*Infaillibilité* applique à l'Eglise le mot étonnant d'Hippocrate : « *Si l'homme était un, il ne mourrait pas* », et enfin tous les corollaires de cet axiome qu'il a trouvé et qui eût réduit Pascal au silence : « *Toute loi n'est qu'un miracle perpétuel.* »

Seuls, ces différents chapitres, lus à part de l'œuvre entière, donneraient une idée suffisante, à qui craindrait d'aborder un livre si grave et si gros, des sveltes facultés de l'homme qui a pu l'écrire. Et je suis obligé de dire cela. Des esprits, militaires dans l'ordre des idées et pour le service de la vérité, ont, en effet, reproché à Saint-Bonnet la grosseur d'un volume qu'on ne diminuerait pourtant de physique qu'en le diminuant d'intelligence. Ils auraient voulu que l'auteur mît en balles légères et plus mortelles le globe de pensées qui n'est pas un boulet de canon, et qui se meut sous sa main presque avec l'harmonie d'une sphère céleste ! C'était demander, selon moi, à Saint-Bonnet, d'être ce qu'il n'était pas et ne pouvait être : — un polémiste.

Cet homme, plus vraiment doux que Fénelon, plus cygne que ce cygne, car Fénelon n'avait que la coquetterie de la douceur, n'était point organisé pour la guerre

des idées telle que les besoins de notre temps nous l'imposent, à nous autres ferrailleurs ! C'était un contemplatif. Il l'était deux fois, car il était un métaphysicien et de plus il était poète, un poète qui, par un tour de force de la tendresse de son âme, a fait entrer le pathétique dans la métaphysique, — ce qui n'est pas très facile et ce qu'on n'avait jamais vu.

Ainsi, dites-vous-le bien, vous ne le connaissez pas. Un penseur immense et charmant, un charmant et immense artiste, voilà la double nature de cet homme qui a fait des livres trop gros, dit-on, et les intitulait de ce grand mot sec, qui ne l'était pas pour lui : *L'Infaillibilité !* Voilà cet homme, qui avait le génie de l'âme, plus rare que le génie de la pensée, quoique le génie de la pensée, il l'eût aussi. Dans ce livre métaphysico-théologique, la beauté du style qu'il s'y permet est adéquate à la beauté de la pensée, et le tout tremble d'une émotion adorable, que ceux qui n'aiment pas Dieu comme cette âme privilégiée comprendront, s'ils sont capables d'un autre amour.

Il était de la race la plus distinguée des esprits, capable d'abstraction toute-puissante, avec la passion à côté, l'enthousiasme, toutes les grâces naïves et les noblesses de cœur qui font à un homme la plus belle aristocratie, et, malgré tout cela, c'est pourtant l'écrivain que, dans le silence dont nous nous plaignions pour lui au commencement de ce chapitre, un critique d'un talent aigu, mais épointé, ce jour-là, par le préjugé philosophique, n'a pas craint d'appeler « un marguillier ».

Un marguillier ? Il était bien capable de l'être, quand il vivait, de la paroisse de Saint-Bonnet, dont il a été l'honneur comme il eût été celui de toutes les marguilleries de France. Mais si l'on entend par ce mot de marguillier, mal choisi pour tout le monde, ce que je ne veux pas comprendre, je dirai, moi, à son critique, qu'il est marguillier comme Platon — lequel, du reste, avait vendu de l'huile — était épicier.

V

Son livre de la *Douleur* vient bien sous ma plume, dans un temps où les derniers philosophes de ce moment du siècle sont Schopenhauer et Hartmann. Je ne sache pas, en effet, de meilleure occasion de parler maintenant de Saint-Bonnet, et vous allez tout à l'heure le comprendre. Saint-Bonnet — l'auteur de ce livre — fait le plus frappant, le plus intéressant et le plus lumineux contraste avec Schopenhauer et Hartmann, et ils s'éclairent trop bien tous trois pour que, dans ces élucubrations critiques, je ne les fasse pas se suivre et, en se suivant, s'opposer... Ils sont tous trois, en effet, des philosophes et des métaphysiciens. Ils ont tous les trois fait des livres sur le même sujet : la Douleur, — sujet mystérieux et terrible ! — et ils ont tous les trois donné contre elle une panacée. Schopenhauer et Hartmann, ces esprits de grotesque et lamentable ressource, n'ont rien trouvé de mieux que l'anéantissement sommaire du genre humain, — préalablement abêti par eux et par leurs œuvres, il n'avait plus besoin de mourir ? — que le suicide universel, — pour faire suite au suffrage universel : charmante liaison d'idées !... Nous allons voir ce que Saint-Bonnet a trouvé, lui... Ce qu'il n'a pas trouvé, par exemple, c'est un commentateur comme M. Caro. Il ne l'a pas trouvé, j'imagine, en Allemagne, comme Schopenhauer et Hartmann l'ont trouvé en France. Il ne l'a pas trouvé même en France, sa belle patrie ; car le livre que voici, qu'on a republié avec une obstination courageuse, y existait depuis plus de trente ans comme un diamant dans une caverne, et les têtes philosophiques de la *Revue des Deux Mondes* qui *revoit* mais qui ne *voit* pas, n'en ont jamais dit le moindre petit mot, et les lunetiers de l'Académie des sciences morales n'ont pas aperçu le diamant. En France, on s'assied sur le puits de la Vérité, et c'est comme cela qu'on le bouche... Certes ! si elle lève les yeux, il y a là de quoi l'empêcher de sortir.

Et voilà pourquoi ce livre de la *Douleur* est resté si longtemps parfaitement ignoré en France, malgré la clarté française d'un titre qui dit bien ce qu'il doit dire, qui ne s'appelle ni l'*inconscient* ou le *surconscient,* ni le *un-tout*, ni d'aucun de ces titres, obscurs comme fumée, si chers aux ramoneurs allemands et si respectés des Trissotins de France, qui les croient profonds. Saint-Bonnet ne donne pas dans ces logomachies. C'est un génie clair comme le jour et, s'il est profond, c'est comme l'espace : on voit jusqu'au fond de sa profondeur. Seulement, il faut y regarder, et c'est, — il faut le répéter sans cesse quand il s'agit de Saint-Bonnet, — ce qu'on n'a pas fait jusqu'ici. Qui le connaît, Saint-Bonnet, malgré l'importance de ses travaux ?... Nous sommes peut-être une dizaine en France qui admirons ce grand esprit, inconnu pour trois ou quatre raisons suffisantes, justifiant très bien, du reste, sa majestueuse obscurité. Et c'est d'abord qu'il est un métaphysicien, dans un pays de physiciens qui ont *escamoté* la métaphysique. Ensuite, c'est que même sa métaphysique sort à brûle-pourpoint d'une théodicée, et qu'elle n'est, en dernière analyse, qu'une théologie, dans une époque qui n'admet plus Dieu et où le naturalisme le plus grossier est toute la réalité, en philosophie, et tout l'idéal, en littérature ! Enfin, c'est que, comme tous les forts penseurs qui créent leur langue avec leurs idées, Saint-Bonnet a sa langue, réfléchie, exacte, marquée au coin axiomatique d'un esprit puissamment généralisateur. Il faut l'apprendre pour la comprendre, et on lui préfère les plus vils argots ; c'est plus vite appris ! Saint-Bonnet — pour qui, depuis des années, je brûle vainement dans les journaux l'amadou de mes pauvres articles, sans avoir pu allumer jamais la torche à laquelle il a droit et qui devrait marcher devant lui comme la flûte devant le triomphateur romain, — Saint-Bonnet, l'auteur de l'*Unité spirituelle,* de la *Restauration française*, de *l'Infaillibilité,* de *l'Affaiblissement de la Raison en Europe,* de la *Légitimité,* de la *Chute*, etc., n'a pas (comme vous le voyez) que ce livre de la *Douleur* au riche budget de ses œuvres. Malheureusement, ces

œuvres, qui devraient éclater de gloire, n'ont pas fait le bruit de la moindre sottise, et c'est nonobstant appuyé sur elles qu'il reste tranquillement, attendant patiemment la Postérité. Quand on les ouvrira un jour, ces œuvres, fermées aux plates et indignes préoccupations de ce temps, on s'apercevra avec étonnement de la hauteur d'un pareil socle, encore moins haut cependant pour les yeux que pour la pensée...

Le livre de la *Douleur* que j'en détache aujourd'hui, — au moment où les folies — furieuses à froid — de Schopenhauer et de Hartmann au lieu de rencontrer en France, dans le spirituel pays de Rabelais, le violent fouailleur, armé du fouet de toutes les Furies de la gaieté, qu'elles méritaient pour tout critique, ont eu le bonheur d'y rencontrer ce vulgarisateur respectueux et d'un sérieux... de luxe, en cette occurrence, M. Caro, — ce livre de la *Douleur,* par Saint-Bonnet, — dont M. Caro ne parlera jamais, — doit être mis à part de tous les autres livres qui ont jamais touché à ce sujet. Il s'en distingue principalement par là qu'il n'est point l'expression d'une sensibilité éplorée ou d'un ressentiment désespéré contre l'insupportable et incompréhensible douleur de la vie. Ce ne sont pas des moralistes *ordinaires,* quel que soit l'*extraordinaire* de leur talent, ce n'est ni Montaigne, par exemple, ni La Rochefoucauld, ni Vauvenargues, ni Chamfort, ni Mme de Staël (la madame de Staël du sombre livre de l'*Influence des passions sur le bonheur individuel*), ni même le religieux et platonicien Joubert, qui aurait pu écrire ce traité de « la Douleur », tracé d'une main si attendrie, mais si ferme, pour nous la faire comprendre et pour nous la faire accepter... On sent, en le lisant, qu'on n'a plus affaire ici à un moraliste *au détail,* inspiré par le spectacle isolé de la misère humaine, étudiée peut-être sur son âme, mais à une tête d'ensemble qui a une nette et transcendante conception de la vie et de la destinée, et qui fait rentrer la douleur dans la notion la plus profonde des choses et dans le plan providentiel de la Création. On est bien loin ici de tout sentiment vulgairement humain ! Qu'on le sache et qu'on ne

l'oublie pas : il n'y a dans ce livre de Saint-Bonnet sur la douleur ni stoïcisme, ni résignation, — ni le stoïcisme qui est de la résignation orgueilleuse, ni la résignation qui est du stoïcisme humilié, fatigué, abattu. Il n'y a pas de sentiment quelconque ; il n'y a tout simplement que de la lumière... l'impersonnelle lumière qui pénètre tout, en l'éclairant !... Et c'est là encore, pour le dire en passant, une raison à ajouter aux autres pour que ce traité de « la Douleur », qui ne s'arrête pas à la bagatelle des larmes et qui, comme Julien l'Apostat, ne jette pas non plus du sang de sa blessure contre le ciel, ait partagé le triste sort de tous les écrits de Saint-Bonnet, qui échappent à leur époque par leur élévation même et ne se courbent pas au niveau de cette masse qu'on appelle le public... « Il faut que *tout* se paye *toujours !* » disait Napoléon Bonaparte, — et voilà comment, dans ce monde se paye la Supériorité !

VI

« Les hommes — dit Saint-Bonnet dans son livre « de la *Douleur* — ont divisé les sciences. Au fond, il « n'y en a qu'une : celle qui rattache l'homme aux lois « ineffables de l'Etre qui l'a constitué. » Et c'est de cette hauteur métaphysique qu'il s'élance, ce magnifique métaphysicien ! Pour mon compte, je crois l'avoir souvent dit, je ne tiens pas en grand respect la métaphysique, ayant travaillé assez de temps dans ce moulin vide pour m'apercevoir qu'il n'y avait jamais de grain à moudre sous cette roue qui allait toujours ! Mais Saint-Bonnet n'est pas plus un métaphysicien *ordinaire* qu'un moraliste *ordinaire*. Il double sa métaphysique de quelque chose qui n'est pas de la métaphysique. Il la double, pour en faire le pain de notre intelligence, de la Parole divine, de la Révélation, de la Tradition catholique et de l'Histoire. Avec la moelle de tous ces lions qu'il lui fait avaler, la métaphysiqne, l'*inerme* (*sic*) métaphysique, finit par être quelque chose. En d'autres

termes, Saint-Bonnet est cérébralement une force métaphysique mise au service de l'idée chrétienne, opérant dans l'immensité de ses triples dimensions. Avec tout son génie, indiscutable pour ceux qui l'ont lu et médité, que serait Saint-Bonnet, réduit à sa seule aptitude métaphysique, sans la réalité de la Révélation et de l'Histoire ?... Ce qu'il serait ? Un gymnaste, plus herculéen, à coup sûr, que les autres métaphysiciens, mais rien de plus, car ils ne sont pas davantage. La science, la seule science qu'il reconnaisse, avec raison, et qui importe à l'homme : la science de son être et de l'Etre, il ne l'entend que dans le sens révélé du mot. Or, le mot ne représente pas pour Saint-Bonnet ce qu'il représentait pour Kant ou Hégel. Son ontologie, à lui, n'a rien de commun avec leurs ontologies, à eux. Son Infini, quand il parle de l'Infini, n'est pas le leur ; car eux, plus ou moins panthéistes, si on leur appuie sur la gorge on ne peut pas dire qu'il en sorte la notion juste de l'Infini.

Or écoutez ce commencement superbe du livre de la *Douleur :* « L'homme est comme une production de « l'Etre en dehors de l'Infini. Pourquoi sortir de l'In- « fini ? Comment rentrer dans l'Infini ? C'est là tout « le problème de l'homme. Il doit sortir de l'Infini *pour « prendre place dans l'éternelle béatitude, car le bon- « heur est la fin suprême de l'Etre*. Mais il faut rentrer « dans l'Infini sans s'y confondre, et cependant *il faut « en avoir la nature, pour en posséder le bonheur*. Or « la personnalité se déploie *en pénétrant dans le mé- « rite*, et le cœur se divinise en pénétrant dans l'amour. « Le mérite est la forme qui rend l'homme visible au « milieu de la gloire, et l'amour est le signe de race qui « doit le réunir à Dieu... » Est-ce assez plein, assez carré, assez cubique, pour qui sait comprendre ?... Jamais de plus belles et de plus profondes paroles n'ont été écrites sur la destinée et la nature humaines. Elles ouvrent le traité de Saint-Bonnet sur la *Douleur* et elles sont grosses de tout le livre. Il tient intégralement là-dedans. Mais le penseur qui l'y a mis l'en tire, et avec quelle puissance ! ! Allez demander aux Alle-

mands d'Allemagne ou aux Allemands de France, — car il y a des Allemands de France, — ce que de telles paroles signifient ! Ils ne le sauront pas. Mais qu'importe ! laissons-les ! Ce sont des Allemands.

VII

J'ai donné le germe du livre, — mais nulle exposition critique ne peut se substituer au livre même... et c'est au livre qu'il faut aller. Une tête de la force de celle de l'auteur pourrait peut-être, sous ce bloc d'idées si nettement équarri, appréhender leurs développements et leurs conséquences, vues à travers cette langue si strictement condensée, cet autre bloc de cristal, dense et transparent à la fois. Mais quand on le pourrait, on se priverait encore de la beauté que le philosophe, grand artiste toujours, donne au développement de ses idées, et de la force qu'il imprime à leurs conséquences. C'est donc, encore une fois, au livre qu'il faut aller, et si on y va, on n'en reviendra pas. On restera dans cette lumière tonifiante, non pas seulement pour l'esprit, mais pour le cœur. On n'en voudra jamais sortir. Dans ce sujet d'un livre qui prêtait le plus à la lâche sentimentalité des hommes, on ne trouvera, pour mettre autour de son cœur navré par l'éternelle douleur de la vie, que des choses d'une vigueur sublime... Saint-Bonnet, l'auteur de la *Chute,* — de ce livre dont nous n'avons, hélas ! que les prolégomènes, — prend pour base de toutes ses idées cette chute qui se voit partout, dans l'univers et dans les âmes, comme la lézarde d'un volcan, et que Schelling lui-même (un Allemand !), épouvanté de ne pas trouvé le mot de ce monde, qui, s'il n'est pas tombé, n'est plus que l'œuvre d'un diable devenu fou, — comme disait Byron, — c'est-à-dire une absurdité, finit pourtant par accepter. La notion de l'Etre absolu, pour Saint-Bonnet, donne l'être de l'homme, et c'est en creusant dans la notion de ces deux êtres, dont l'un a créé l'autre *à même lui,* qu'il

arrive à la formation de la personnalité et du mérite dans l'homme, par l'effort et par la douleur. « Le mérite est l'apport de « l'homme dans sa création », dit Saint-Bonnet. C'est l'effort et la douleur, fille de tout effort, qui font ce mérite, achèvement de sa création.

Il faut savoir comme il le prouve et comme il le décrit, dans la partie de son ouvrage qu'il intitule : *La métaphysique de la douleur dans le temps... !* J'ai dit plus haut que cet ouvrage devait faire comprendre la douleur et l'accepter, mais ce n'était pas assez dire. Ce livre immense d'analyse ontologique et psychologique, et de portée, conclut à quelque chose de bien plus grand vraiment qu'à l'acceptation pure et simple de la douleur ! Il conclut à le faire entrer dans le désir et la volonté de l'homme, qui doit vouloir l'achèvement de son être et sa rentrée, par la souffrance, dans l'Infini qui sera sa béatitude... Effort, travail, souffrance, voilà la loi. C'est précisément ce que Schopenhauer et Hartmann maudissent et voudraient supprimer, et ce que Saint-Bonnet glorifie. Cette loi sublime, il la montre et la suit dans tous les phénomènes qu'ils appellent, eux, le mal de la vie : la faim, — tout commence par la faim, dit-il, — le travail, l'esclavage, les infirmités des organes, les maladies, la vieillesse, — dont il donne la raison divine, la raison suprême et rayonnante, — et enfin la mort, qui commence la grande vie. Sans ce mal de la vie ici-bas, qui est toute la vie, l'homme n'agirait pas : « La liberté, *ce pouvoir d'être « cause,* — dit, avec sa profondeur perpétuelle, Saint-« Bonnet, — cette faculté du mérite, exige que l'homme « se refasse lui-même. Il faut que l'âme se reprenne en « sous-œuvre, à partir du commencement. Oui ! à cause « même de sa faiblesse, l'homme doit s'*édifier* peu à « peu, cran à cran, et pour ainsi dire seconde à « seconde, par la VERTU D'UN EFFORT SANS RÉPIT. *Le « travail n'est que l'acte continu !...* » Vous le voyez, c'est l'exaltation la plus intense, la plus *ascensionnelle* de cette activité humaine, que la science et la sagesse de cette civilisation consommée, selon Schopenhauer et Hartmann, seraient d'anéantir !

Un jour, Shakespeare, le plus spontané des génies, lança dans un de ses drames cet éclair en passant, et comme passent les éclairs : que « la douleur est une « culture ». Dans un seul mot, c'était le livre que j'ai là sous les yeux. Le mot de Shakespeare, que Saint-Bonnet, — ce penseur par lui-même, — assez fort pour pouvoir se passer de lire (Malebranche ne lisait pas), n'a peut-être pas lu dans Shakespeare, a été redit par son génie et à la manière du plus religieux et du plus métaphysique des génies. Il a vu aussi, lui, que la douleur était une culture pour l'âme de l'homme, et il l'a introduite jusque dans sa substance et il l'a poussée jusqu'au ciel, car c'est là que les âmes *cultivées* doivent fleurir.

La réflexion a fixé l'éclair de la spontanéité et l'a élargi, et en a fait la nappe de lumière qui s'étend dans ce livre de la *Douleur* et qui finit par allumer et rouler dans ses plis le feu de la mysticité. Il faut savoir le dire : Saint-Bonnet est, au fond, un mystique, et cela va peut-être dégoûter de lui quelques imbéciles d'hommes d'esprit qui allaient lui trouver du talent !... C'est un mystique malgré la force de sa raison, ou plutôt c'est un mystique dont la force de raison pourrait bien faire équation à la force de son sentiment de mystique, confluent superbe de deux facultés ! Saint-Bonnet, l'immatériel métaphysicien, ajoute à l'intuition réfléchie du philosophe l'intuition surnaturelle de sa foi et l'ardeur et l'adoration des mystiques. L'auteur de la *Douleur* a souvent des élancements vers ce qu'il appelle l'Infini, qui ressemblent aux *Exclamations* de sainte Thérèse vers Celui qu'elle appelait « son Dieu ». Son livre, qui traite de « la Douleur », et qui est plutôt un hymne à la douleur « regardée à la lueur des choses divines », n'explique pas que la douleur. Il explique aussi l'amour, et le sacrifice, et la prière, et le renoncement toujours et nécessairement inspirés par l'amour, — cet amour dont la douleur, « l'auxiliaire de la création depuis le malheur de la chute », est « le levier » dans le cœur de l'homme, — et tout ce mysticisme d'accent qui semble couronner le livre d'une auréole de sainteté

(surnaturel à part) ne le rend pas plus vrai, mais plus éloquent, plus touchant, plus pénétrant, plus chaud aux âmes et plus maître d'elles, si, dans ce triste temps, il y en avait !

VIII

Mais y en a-t-il ?... Oui, peut-être dans les cloîtres, en quelques coins retirés du monde, en quelques poitrines inclinées au pied des crucifix dans le silence de quelques chapelles. A coup sûr, s'il y en a encore, ce n'est que là ! Mais ce n'est pas dans cette tourbe d'hommes qui ne veulent plus être des âmes, qui ne veulent plus être que des esprits, et des esprits déchaînés contre la spiritualité même de leur substance, qui était leur gloire autrefois ! A une époque où les dernières Philosophies sont des outrages insensés à l'intelligence humaine, si cette intelligence humaine n'était pas profondément et abjectement dégradée, — et dégradée au point d'admettre ces Philosophies ou au moins de les discuter, — Saint-Bonnet a grande chance, avec son livre de la *Douleur* autant qu'avec ses autres livres, de rester sans aucune influence sur le monde et de continuer autant que jamais, dans l'indifférence universelle, cette belle *Harmonie* de Lamartine : *Le Génie dans l'obscurité*. Notre admiration pour ses œuvres ne nous fait pas rêver. Où les Schopenhauer et les Hartmann, ces grimaçantes et risibles caricatures de la Pensée, sont quelque chose, lui, l'auguste esprit, ne doit être rien. C'est bien là l'ordre, dans ce monde désordonné, — dans ce monde du Sabbat humain, où, en toute chose, on dit la messe à la renverse. Ah ! Saint-Bonnet ! Saint-Bonnet ! Il n'aura ni Ribot, ni Caro, dans ce siècle sot. Ni de Ribot qui le traduise, ni de Caro qui le commente. Il manquera d'eux, qui ne sont pas des niais, allez ! il s'en faut, au contraire, mais des gens d'esprit qui savent ce qu'il faut servir à la curiosité dépravée des sociétés en décadence. Ainsi, on a du

talent et plus que du talent ; on écrit un livre de la plus haute et de la plus rare éloquence ; on sème dans ce livre les aperçus et les axiomes ; à chaque mot, c'est, pour le lecteur, une décharge électrique d'idées neuves dans la tête et dans la poitrine ; — et tout cela est inutile ! tout cela a le malheur, définitif et suprême, d'exprimer la vérité, l'invalidante vérité, et cette vérité est si haïe et méprisée que ceux qui pourraient lire ce livre pour sa seule beauté ne le lisent pas et n'y touchent pas, à cause de sa vérité ! La Vérité, dans notre temps, fait tort à la Beauté même. — Ah ! tu es donc vrai ? tu n'es plus beau ! — Mais on lit avec goût et avec empressement, par exemple, Hartmann et Schopenhauer, qui ne sont ni beaux ni vrais, mais qui ont le bonheur d'être dans le faux — un faux affreux ! — jusqu'aux oreilles, et on fait accueil à ces Allemands, qu'il faudrait, si la France était encore spirituelle, reconduire intellectuellement à la frontière de leur littérature avec les coups dans les jambes de la serviette de Figaro, quand il met Basile à la porte en lui disant : « Allez vous coucher, Basile ; vous sentez la fièvre ! » Eux, c'est bien pis que la fièvre qu'ils sentent. C'est la déjection de leurs esprits !

LACORDAIRE

Sainte Marie-Madeleine (1).

Au moment où le révérend P. Lacordaire vient d'entrer à l'Académie, la Critique littéraire doit se trouver heureuse d'avoir un livre du nouvel académicien à examiner. C'est deux fois une nouveauté. Les livres ne sont pas très nombreux dans la vie du P. Lacordaire. Pour ma part, il m'est impossible d'admettre comme un livre, dans le sens véritablement littéraire du mot, les *Conférences de Notre-Dame,* improvisées, on nous l'a dit assez, en insistant sur ce mérite, et si remaniées depuis, à main et à tête reposées, en vue de la publication. Reste la *Vie de saint Dominique,* livre médiocre, d'une érudition incertaine, et dont la célébrité du révérend P. Lacordaire, comme orateur, fit seulement resplendir la médiocrité. Ajoutez-y deux ou trois livres de *Mélanges,* fort *lâchés* comme tous les *mélanges*, c'est là à peu près tout, et ce n'est pas bien gros. Vous le voyez, il fallait du renfort peut-être pour expliquer cette élection, désintéressée de tout, comme on le sait, excepté de littérature, et à laquelle jusque-là

(1) *Sainte Marie-Madeleine*, par le R. P. Lacordaire, de l'Académie française *(sic)*.

personne n'avait pensé, pas même le nouvel académicien !

En effet, l'illustration, très méritée du reste, du P. Lacordaire, n'est pas d'aujourd'hui ; et l'Académie, qui, comme toutes les douairières, a toujours aimé les très petits jeunes gens et qui les fait tout de suite académiciens à leurs premiers vers de comédie ou de tragédie, aurait pu, il y a vingt-cinq ans, avoir un jeune homme de plus dans son écrin de jeunes hommes, et un jeune homme qui lui aurait apporté une renommée éclatante. Elle dédaigna d'y songer. Le talent qu'elle aurait reconnu, en l'admettant dans son sein, était, il est vrai, un talent oratoire, mais l'Académie, qui donne des prix d'éloquence, ne répugne pas aux orateurs, quoique le but de son institution ne soit pas le développement de l'art oratoire, mais bien de la littérature. Ne l'avait-on pas vu nommer des évêques pour une *seule* oraison funèbre et des avocats pour des plaidoiries malheureusement plus nombreuses ? Il est vrai que les évêques sont de hauts dignitaires ecclésiastiques qui honorent, par l'élévation de leur rang, la compagnie dont ils font partie, et il est vrai que le fondateur de l'Académie a voulu honorer les lettres en les mêlant à ce qu'il y a, socialement, de plus élevé. Quant aux avocats, lorsqu'ils ont eu leur *règne* dans un pays autrefois soldat et qui, grâce à Dieu ! l'est redevenu, ils devaient l'avoir aussi à l'Académie. Mais l'orateur que voici, le P. Lacordaire, n'était qu'un simple dominicain peu sympathique d'état et d'opinion à messieurs les philosophes éclectiques ou voltairiens qui avaient la bonté d'élire des évêques ou des rois du temps, des avocats ! D'un côté, lui, le P. Lacordaire, qui avait fait vœu d'humilité et qui tenait trop à son vœu pour se donner les soins mondains d'une candidature, pensait encore moins à l'Académie que l'Académie ne pensait à sa Révérence, quand tout à coup l'élection provoquée par MM. de Falloux, Cousin et Villemain a eu lieu. Les titres littéraires du P. Lacordaire ont donc fait passer les philosophes sur le moine et même le moine sur les philosophes, car le P. Lacordaire n'a

pas été nommé à l'Académie avec dispense de visite, comme aurait pu l'être Béranger. Parmi ces titres peu nombreux et encore plus nombreux qu'aperçus, il a glissé ce livre sur Marie-Madeleine, et s'il ne l'a pas publié pour les besoins de son élection, puisqu'il était nommé quand le livre a paru, on peut cependant très bien croire qu'il l'a publié pour la justifier ou pour en témoigner à qui de droit sa reconnaissance.

Malgré son sujet et son titre (une vie de Sainte !), le livre de *Marie-Madeleine* devra toucher l'Académie comme un hommage. Cette vie de Sainte, qui pouvait avoir le caractère ferme, austère, et surnaturellement édifiant des hagiographies, dignes de ce nom, n'a point cet ennuyeux et effrayant inconvénient. L'enseignement du prêtre que l'on pouvait craindre y est remplacé par la sentimentalité d'un philosophe, chrétien encore, mais d'un christianisme qui n'est point farouche, d'un christianisme *humanisé* ; et le moine, le moine qui inquiète toujours les yeux purs et délicats de la Philosophie, s'y est enfin suffisamment décrassé dans les idées modernes, pour qu'il n'en reste rien absolument sur l'académicien, reluisant neuf !

II

Mais ce que l'Académie prendra bien gaîment, je n'en doute pas, je le prends, moi, avec tristesse. Surprise agréable pour elle, le livre que voici sera sinon une déception pour qui connaît à fond le Père Lacordaire, au moins un malheur sur lequel on pouvait encore aujourd'hui ne pas compter. Religieusement, catholiquement, au point de vue de la doctrine et de la direction à imprimer aux esprits, le livre du Père Lacordaire est un malheur d'autant plus grand que les âmes sur lesquelles il n'opérera pas, les âmes ennemies, en verront très bien la portée et s'empresseront de la signaler comme inévitable, puisqu'un prêtre la donne à son livre. Or, cette portée, ne vous y trompez pas !

c'est le sens du siècle même. C'est son inclinaison vers le terre à terre de toutes choses qui nous emporte en bas, hors du monde des choses saintes et divines, et que le devoir d'un prêtre de la religion surnaturelle de Jésus-Christ n'est pas, je crois, de précipiter.

Oui, voilà où va le livre d'aujourd'hui du P. Lacordaire ! Pendant que son auteur va à l'Académie, le livre du P. Lacordaire, sous une forme respectueuse et croyante, qui n'est qu'une force d'illusion de plus, va au naturalisme du temps, au rationalisme du temps, à l'humanisme du temps, enfin à ce prosaïsme du temps qui doit tuer les religions comme la poésie, car il tue les âmes ! Il y va par une voie chrétienne, je le sais, mais il n'y va pas moins que les livres qui y vont par une voie impie, que les livres de M. Renan, de M. Taine et de tous les philosophes du quart d'heure, pour lesquels il n'y a plus dans le monde, sous une face ou sous une autre, que *de l'humanité* à étudier, rien de plus ! Qu'il aille moins loin que les livres de ces messieurs-là, ce n'est pas douteux ! Qu'il s'arrête à mi-chemin, je le vois bien, mais qu'importe ! Il n'en est pas moins dans la pente sur laquelle tout penche, d'un univers qui fut si droit et si magnifiquement assis ! Il y est, poussant dans cette pente les intelligences restées chrétiennes et faisant razzia d'elles, que manqueraient les livres des philosophes, s'ils étaient seuls, et les y poussant au profit du plus terrible entraînement qui ait jamais menacé le monde chrétien !

Cela paraît incroyable, n'est-ce pas ? venant d'un prêtre, d'un religieux, du P. Lacordaire, un grand talent parfois si lumineux ! Eh bien ! disons ce que c'est que le livre qu'il a intitulé *Sainte Marie-Madeleine ;* disons-le bien vite, ne fût-ce que pour être cru !

III

Le livre de *Sainte Marie-Madeleine* n'est pas une histoire à la manière des chroniqueurs et des légendaires, lesquels prennent simplement les faits et les

rapportent, en les sentant et en les exprimant, chacun avec le genre d'âme et d'éloquence qu'il a. C'est plus que cela, et c'est moins aussi, car c'est moins naïf. C'est l'histoire intime et interprétée des sentiments humains de sainte Madeleine pour N.-S. Jésus-Christ et de N.-S. Jésus-Christ pour elle...

Ici, avant d'aller plus loin, la Critique a besoin de s'excuser sur le langage que le livre du R. P. Lacordaire la forcera à parler. La Critique qui n'a point, elle, la main sacerdotale du Père Lacordaire, tremble quand il s'agit de toucher à cette chose immense et divine, l'âme de N.-S. Jésus-Christ, tandis que le R. P. Lacordaire ne fait aucune difficulté de la soumettre, cette âme, devant laquelle un Ange se voilerait, aux recherches de son analyse. La pureté de son intention, certes, personne n'en est plus sûr que moi ; mais quand il s'agit d'une de ces audaces d'observation qui ressemble presque à de l'irrévérence, la pureté d'intention sauve-t-elle tout, et suffit-elle pour entrer dans ce secret, gardé par l'Evangile, de l'espèce d'amitié qu'avait le Sauveur pour la Madeleine ? Or, c'est bien d'amitié qu'il s'agit et d'amitié humaine, car le livre s'ouvre justement par la plus singulière théorie sur l'amitié, l'amitié que l'auteur met, de son autorité privée de moraliste, au-dessus de tous les sentiments de l'homme. Ce qui, par parenthèse, est faux. Le sentiment de l'amour religieux de Dieu est un sentiment humain aussi, et c'est là véritablement le plus beau, c'est le premier. Un prêtre d'ailleurs, et nous sommes heureux d'avoir à nous couvrir de l'autorité d'un prêtre, a répondu déjà à cette théorie du R. P. Lacordaire, inventée peut-être après coup, dans l'intérêt de son histoire, ou plutôt de son roman d'amitié.

Et j'ai dit le mot : Roman d'amitié, car il est impossible de voir là une histoire, et malgré le fil délié de ses analyses à la Sainte-Beuve, le Père Lacordaire n'est sûr de rien. L'histoire, la vraie et la seule histoire des relations de Notre-Seigneur et de sainte Madeleine, c'est l'Evangile, l'Evangile si sobre d'interprétation, si vivant de la seule vie du fait, l'Evangile dans lequel

l'âme divine et humaine de N.-S. Jésus-Christ se montre également dans tous ces actes que les moralistes appellent sensibles, et sans qu'on puisse dire : Voici où l'homme finit et où le Dieu commence ! tant l'homme et Dieu sont sublimement consubstantiels ! En ne s'expliquant pas plus qu'il ne le fait sur les sentiments, purement humains de Notre-Seigneur, l'Evangile, qui est la vérité, et qui devrait être la règle de ceux qui croient qu'il est la vérité, l'Evangile aurait dû arrêter le R. P. Lacordaire en ses curiosités psychiques, et l'empêcher d'aller perdre son regard en cette mystérieuse splendeur que l'Evangile a pu seul révéler dans la mesure où il *fallait* qu'elle fût révélée !

Ainsi, curiosité indiscrète d'abord, vaine ensuite, car elle n'aboutit qu'à des infiniment petits d'une appréciation... impossible, le livre du R. P. Lacordaire n'est que le roman, le roman pur, introduit dans cette mâle et simple chose qu'on appelle l'hagiographie, par un esprit sans virilité ! C'est le roman moderne, subtil, maladif, affecté, allemand, le roman des *affinités électives*, transporté de Goëthe dans l'Evangile, pour expliquer les sentiments que l'Evangile avait assez expliqués, en les voilant de son texte inviolable et sacré, pour la gloire de sainte Marie-Madeleine et l'édification de ceux qui croient en elle ! Mais le Père Lacordaire, moderne lui-même comme le roman, a trouvé que ce n'était pas assez que les quelques mots, rayonnants dans les placidités du divin récit, que les quelques faits qui donnent Dieu et l'homme en bloc ; il a voulu, qu'on me passe le mot, y mettre plus d'homme, et il l'a voulu pour émouvoir les âmes où il y avait plus de créature humaine que de chrétienne, car ce livre, — on le sent par tous ses pores, — est écrit surtout pour les femmes et pour les âmes femmes, quel que soit leur sexe. Prêtre égaré par un bon motif, je le veux bien, mais égaré pourtant, il a spéculé sur le fond de la tendresse humaine pour faire aimer son Dieu, en montrant l'homme aux âmes déjà si pleines de l'homme, qu'elles s'en vont faiblissant dans leur ancien amour de Dieu !

Eh bien ! en faisant cela, il a risqué de faire un mal

immense, et dans l'ordre moral, qui risque le mal l'a déjà fait ! Alors que l'homme est si avant dans la préoccupation universelle, ce n'est pas en effet le moment de lui montrer ce qu'il voit tant et de lui cacher le Dieu qu'il ne voit plus et ne veut plus voir. Non ! c'est le Dieu qu'il nous faut d'autant plus maintenant ! C'est le Dieu dans sa transcendance, dans son surnaturel, son incompréhensibilité accablante, car l'accablement vaut presque la lumière pour une âme, puisqu'elle entre en nous, à force de nous écraser. Quand les dogmes finissent, ainsi que le disent insolemment les philosophes, on ne les sauve pas en les découronnant de leur mystère, en demandant bien pardon pour eux à l'orgueil humain et en priant les philosophes d'excuser qu'il y ait un Dieu dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce qu'il y avait un homme si aimable ! Or, voilà certainement ce que ne dit pas, explicitement, comme je le dis, moi, pour en montrer le danger, le livre actuel du R. P. Lacordaire, mais ce qu'il dit implicitement néanmoins.

Tout ce petit roman de l'amitié de Jésus-Christ et de Marie-Madeleine nous offre beaucoup trop Notre-Seigneur Jésus-Christ sous cette forme humaine qui demande grâce pour sa divinité et qui l'obtient de messieurs les philosophes (de si bons princes !), et des gens bien élevés, des âmes tendres, de la bonne compagnie de tous les pays ! Mais vous savez bien à quel prix ! Dans le livre du R. P. Lacordaire, Jésus-Christ est toujours, c'est la vérité, un être adorable, mais il n'est pas assez N.-S. Jésus-Christ, il est trop un homme, un particulier, un ami de la famille Lazare, un convive avec qui, ma foi, il est très agréable de souper ! Si vous poussiez un peu l'éminent dominicain, il vous montrerait peut-être, après l'ami, Jésus-Christ, le bon camarade, qui sait ?... Pour le faire plus homme, il le ferait peut-être plus aimable compagnon... Oui, peut-être en ferait-il quelque admirable *compagnon du devoir* du temps, lui qui était charpentier !... Je m'arrête, moi, tremblant d'en dire trop : mais le P. Lacordaire s'arrêterait-il dans ce détail de l'humanité de Jésus-

Christ, dans ce naturalisme d'appréciation, substitué à la difficulté des mystères, dont il faut parler moins, parce que l'homme ne veut plus comprendre que l'homme aujourd'hui !

IV

Tel est le livre du R. P. Lacordaire. Je ne veux rien exagérer. Ce livre, dont je crains le succès, n'exprime pas à la rigueur un tout radicalement mauvais et qui doive être rejeté intégralement ; mais il a les corruptions du temps, sa sentimentalité malade, son individualisme, son mysticisme faux, son rationalisme involontaire. Même après l'avoir lu, je n'ai assurément aucun doute sur la foi et la piété de celui qui vient de l'écrire, mais je me dis que les milieux pèsent beaucoup sur les natures oratoires qui s'inspirent ou se déconcertent sous l'influence du visage des hommes, et le R. P. Lacordaire a été un grand orateur. Talent vibrant, moins pur cependant que sonore, négligé, mais élégant, frêle et pâle, puis tout à coup nerveux et brillant, ayant l'audace d'un paradoxe et la mollesse d'une concession, le P. Lacordaire, comme la plupart des hommes qui sont beaucoup mieux faits qu'on ne pense, a les opinions et les défaillances d'un talent comme le sien, presque muliébrile, qui se tend ou se détend, comme des nerfs. Plongez-le par supposition dans le Moyen Age et appuyez-le sur saint Thomas, le P. Lacordaire pourrait viser sans inconvénient à la popularité de ce temps-là, sainte ou innocente, mais il est malheureusement du dix-neuvième siècle, où la popularité n'est ni l'une ni l'autre, et où il est plus dangereux de la rechercher ! Et il faut bien le dire, il l'a recherchée, et elle est encore, à cette heure, l'écueil contre lequel il vient de se heurter, dans sa maturité réfléchie et qui devrait être plus détachée des opinions du monde et de sa sotte estime, le même homme qui, dans sa jeunesse, y heurta, hélas ! tant de talent, tant de doctrine, et

probablement tant de vertus ! Le prêtre de l'*Oraison funèbre d'O'Connell*, le moine des clubs et de l'Assemblée nationale, qui passa, en sa robe blanche de dominicain, des examens de civisme devant les étudiants en droit ! le journaliste de l'*Ère nouvelle* que l'on croyait enfin détourné du monde auquel, disait-on, il ne voulait même plus parler de cette voix dont le souvenir devenait plus grand dans le silence, est ressorti de son cloître, une fois de plus, pour devenir un candidat d'Académie, et vient de payer sa bienvenue dans la compagnie où il est entré entre deux philosophes, avec ce livre de *Sainte Marie-Madeleine*, sacrifice aux idées les plus malsaines d'une époque qui aime tant ses maladies ! J'ai parlé plus haut de M. Renan, et pourquoi faut-il que le R. P. Lacordaire me le rappelle ? M. Renan, si vous vous en souvenez, s'est amusé, dans un de ses derniers écrits, à éteindre autour de la tête de nos Saints le nimbe d'or que la foi y allume, malice philosophique assez semblable au mauvais sentiment du gamin qui renverserait la lampe du sanctuaire !

Le R. P. Lacordaire ne l'éteint pas, il est vrai, ce nimbe du surnaturel et du divin autour de la tête pâle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais il le voile, pour qu'on aperçoive mieux combien cette tête est humainement belle et pour que ceux qui sourient du nimbe soient touchés au moins de la beauté du plus beau et du plus doux des enfants des hommes ! En cela, je le répète sans avoir peur de me tromper, si le P. Lacordaire n'a pas fait œuvre de philosophe complet encore, il n'a pas fait œuvre de prêtre : un prêtre n'eût pas tant attendri, tant mondanisé et tant vulgarisé la langue sévère du catholicisme en abaissant, devant les exigences publiques, son surnaturel et merveilleux idéal ; un prêtre ne demande pas pardon pour la divinité de son Dieu !! mais le prêtre, qui s'est oublié, a été vengé par l'artiste qui n'a pas paru, car au fond rien du talent d'autrefois du R. P. Lacordaire n'a passé, en brillant, dans le livre qu'il publie aujourd'hui ! Devenu le Richardson étrange de la Madeleine dans cet inconcevable petit roman d'amitié entre elle et

Notre-Seigneur, doué comme le chevalier Grandisson de toutes les perfections humaines, le prêtre qui a consommé une telle chose l'a consommée dans un de ces styles qu'on ne pourra pas louer, même à l'Académie ! même le jour de sa réception !!

On le sait, et sa vie et ses livres l'attestent, le R. Père Lacordaire, comme tous les artistes, et j'ai été tenté d'écrire les artificiers de parole, est beaucoup moins écrivain qu'orateur. Ecrivain, il est souvent faux et froid, guindé, prétentieux, rhétoricien, oh ! rhétoricien, empoisonné de rhétorique ! et, par-dessus tout, incorrect. Orateur, sa langue est plus saine. Elle se place assez heureusement sur ses lèvres pour qu'elle y paraisse plus ferme, plus pure, plus ailée, que quand il écrit. D'ailleurs, il y a l'émotion et la voix transfigurant cette langue qui passe et dont il ne reste dans le souvenir qu'un écho ! Voilà ce qui protège son style d'orateur, même dans ses ambitions les plus infortunées. Mais sur ces pages qui restent là, qu'on peut reprendre et qu'on peut relire pour les juger, ce traître style *écrit,* qui n'a ni la voix, ni le geste, ni l'émotion de la chaire qu'on a sous les pieds, ni les mille yeux attentifs du public qu'on a devant soi, ce traître style *écrit* dénonce la médiocrité, ou le néant, ou les défauts de l'écrivain. On les voit tous ! Or, je viens de dire ce qu'étaient ceux du R. P. Lacordaire ; et, vous l'avez vu, ils sont nombreux.

Eh bien ! nulle part, ni dans sa *Vie de saint Dominique,* ni dans ses *Mélanges,* les défauts en question n'ont été d'une plus triste évidence que dans le livre de *Sainte Marie-Madeleine,* et j'en veux donner un exemple par plusieurs citations, plus convaincantes que toutes les critiques. L'incorrection inouïe du dernier livre du P. Lacordaire ne vient pas de l'ignorance de la langue ni de l'audace des néologismes ou des barbarismes qui ont quelquefois, quand l'écrivain a de la pensée et reste intelligible, la sauvage grandeur de toute barbarie. Elle ne vient pas non plus de la gaucherie du tour et de l'inhabitude d'écrire. Non, le mal est plus profond : elle vient de l'absence de justesse dans un es-

prit, brillant souvent, mais jamais excessivement par la justesse. Elle vient de la déclamation foncière de l'auteur dans ce livre faux de *Sainte Marie-Madeleine*. Elle vient, enfin, de ce que j'oserai appeler dans l'écrivain le besoin des amphigouris ! Ecoutez et dites si j'ai tort. Voici des phrases du P. Lacordaire : « L'amitié, dit-il, n'a pas pour *portique* un *contrat* qui lie des intérêts. » Ce portique de papier, fait par un contrat, qu'en pensez-vous ? « Elever à des *vertus inconnues* l'humble airain d'une tranquille mémoire » (page 178), cela ne vous est-il pas parfaitement *inconnu* comme à moi ?

A la page 10, « des vaisseaux sont poussés sur la mer, *moins par les vents que par les trésors qu'ils portent !* » Voilà des *trésors* qui peuvent remplacer la vapeur ! On fit mettre dans un reliquaire d'or « le *chef* qui représentait *par excellence* le *cœur* de la sainte ! » Un chef représente un cœur. C'est une nouvelle anatomie, mais je ne la crois pas *excellente !* « Voyageur aux souvenirs de Béthanie (*voyageurs aux souvenirs* est aussi une nouvelle espèce de voyageur !) je puis franchir le *vestibule* » (page 62), mais je n'ai jamais su le vestibule de quoi. « Il y a des choses qui peuvent se répéter par les âmes qui les ont conçues, mais ne peuvent pas s'imiter. » Si ceci veut dire quelque chose, ce ne peut être qu'une fausseté ; mais c'est là suprêmement ce que j'appelais plus haut « le besoin des amphigouris, » incorrection particulière au livre du P. Lacordaire, car de ces incorrections qui tiennent à l'absence d'attention et à la fatuité dans le travail comme celle-ci, par exemple, dont je pourrais multiplier le nombre : « les premiers disciples *dispersés par la croix où ils étaient nés* » (p. 160), de ces incorrections, je n'en parle pas ! ce serait trop long et il faut s'arrêter. Il faut finir. Seulement qu'on se rappelle bien désormais que, par le temps qui court, les moines peuvent entrer à l'Académie, pourvu qu'ils n'y soient pas trop moines, et comme leur langue est particulièrement le latin, l'Académie, qui est parfaitement bonne et aimable, n'exige pas qu'ils sachent le français.

II

Les Conférences.

Comme la vérité religieuse est la plus grande de toutes, la plus achevée, la plus complète, il se trouve que les orateurs religieux sont le plus longtemps des orateurs, que leur voix ne meurt pas comme les autres voix, le long des siècles, parce qu'ils sont éminemment quelque chose de plus que des orateurs.

Ce *quelque chose de plus,* c'est ce que je signalerai dans les œuvres oratoires du père Lacordaire ; c'est ce qu'on rencontre toujours, dans les orateurs chrétiens, depuis la fondation du Christianisme jusqu'à nos jours. La prédication catholique, ce vaste enseignement qui a changé la face du monde, qui l'a conquis et qui l'a gardé, n'est-ce pas une gesticulation plus ou moins entraînante, un cri de la foi poussé jusqu'aux nuées, un raisonnement dans le dogme qui emporte les opiniâtres les plus rebelles, et refait, avec une parole, ce coup de foudre du chemin de Damas qu'on appelle une conversion ? C'est cela aussi, sans doute, mais c'est encore davantage ! Indépendamment de ce que l'âme et la foi du prédicateur versent dans sa parole de chaleur, de mouvement et de vie, il y a toujours au fond de toute prédication chrétienne deux sciences immenses et formidables : la science de Dieu et la science de l'homme, la théologie et la morale. Dans tout prêtre qui enseigne, il y a, dans la mesure de son humanité pensante, le moraliste et le théologien : le théologien

fait par la méditation et la contemplation des grands problèmes de cette double vie de l'âme et du corps qui nous cernent de toutes parts et qui nous étreignent ; et le moraliste fait par la confession, cette institution qui décuple la valeur d'un homme en ouvrant les cœurs à ses pieds et en l'y faisant regarder ! Qu'on se demande ce que les hommes qui ont pensé le plus fortement sur le cœur auraient dit et ajouté à leurs observations, s'ils avaient eu à leur convenance l'institution qui permet au plus simple des prêtres d'essuyer perpétuellement, de sa main consacrée, la sanie honteuse des plaies secrètes ?... Toute prédication catholique — à quelque âge du monde qu'elle ait eu ou doive avoir lieu — a donc été ou sera marquée de ces deux imposants caractères : une connaissance plus intime de Dieu ; une connaissance plus intime de l'homme. Et ils n'ont jamais défailli, depuis saint Paul jusqu'à saint Bernard, depuis saint Bernard jusqu'à Bourdaloue et Bridaine, et depuis Bridaine jusqu'à Lacordaire ! Aussi, par cela seul que l'enseignement des prêtres implique une connaissance plus intime de l'homme, j'ai toujours pensé qu'un travail d'ensemble sur la prédication catholique ferait jaillir d'admirables lueurs sur les diverses époques de l'Histoire et en éclairerait jusqu'aux entrailles.

Or, ces deux caractères universels à la prédication catholique, le Père Lacordaire les posséda, pour son compte, au plus haut degré. Comme tous les hommes d'un talent marqué, qui obéissent toujours plus ou moins à une vocation intellectuelle, il les tenait d'une organisation spéciale, mais il les devait aussi aux fonctions de ce merveilleux sacerdoce qui crée réellement des facultés dans l'esprit des hommes, à la confusion de la métaphysique étonnée. Partout dans ses *Conférences de Notre-Dame de Paris*, à côté du metteur en œuvre, de l'orateur, de l'artiste, et les dominant, apparaissent le théologien et le moraliste, l'un avec son autorité et l'autre avec sa profondeur. Voilà, selon moi, ce qui fait de ces Conférences un enseignement scriptural aussi grand, aussi stable, aussi ferme, qu'il a été

d'abord vibrant, ému, passionné, pathétique, quand il n'était qu'un enseignement oral tombant d'une bouche éloquente. La flamme du regard, la pâleur ascétique de la tête pensive, le geste éblouissant, la voix, — la voix, cette séduction infinie ! — tout cela a disparu. Le moine a croisé ses bras sur sa poitrine muette, et il a descendu les degrés de sa chaire pour remonter ceux de l'autel. Mais où fût-il allé ensuite ? peu importe ! Il pouvait s'enfoncer dans le sanctuaire, dans la solitude, dans l'absence, dans la vie lointaine, dans la tombe... Il a passé, il peut ne repasser jamais. Car voilà l'orateur : une figure qui passe ! Mais, du moins, il aura laissé derrière lui un monument de son passage. Après le discours éteint, fumant, évaporé, le livre, qui condense la vie de la parole et qui la force à reparaître et à rester là pour qu'on la juge ; le livre, qui affronte la pensée solitaire, glacée, difficile ! Comme le prédicateur dirait lui-même, avec ces images prises à la Bible dont il s'est abreuvé : le discours, c'est la citerne tarie, mais le livre, c'est le puits d'eau de source où la doctrine et la science doivent être éternellement puisées par ceux que tourmentent de si nobles soifs ! Les *Conférences de Notre-Dame de Paris* sont un magnifique traité de dogme et de morale dressé contre la philosophie du XIX[e] siècle, et répondant à ses erreurs. C'est une vaste polémique engagée et soutenue du haut de la chaire, mais qui n'en est ni moins forte, ni moins victorieuse parce qu'elle en est descendue, parce que nous la retrouvons toujours à portée de notre main quand, lassés, nous voudrons nous appuyer, pour reprendre haleine, contre le mur de l'orthodoxie, et revoir de là la défaite de l'ennemi vaincu... Modèles d'apologie et de discussion, elles furent prononcées pour rappeler aux pieds de notre Dieu abandonné les générations actuelles, et elles ont fait leur moisson sans doute, mais le confessionnal le sait seul et ne parle pas, ce tombeau de la pénitence ! Seulement, comme ces *Conférences* de Frayssinous, qui eurent leur quart d'heure de conquête au commencement du siècle, grâce à cette magie de diction qui paraît incroyable du moment qu'on ne l'entend plus,

elles auront une meilleure et plus féconde destinée. Elles resteront comme une des illustrations de la littérature catholique au XIXe siècle et, si j'osais employer un mot qui rendît juste ma pensée, comme une occasion perpétuelle de conversion pour les âmes qui n'ont pas la foi.

Du reste, il est aisé de prendre la mesure, en quelques traits, du monument (je ne retirerai pas le mot) qu'a élevé le Père Lacordaire à la gloire et au triomphe de la vérité chrétienne. Parti de la notion même de l'Eglise, de sa nécessité, de sa constitution, de son autorité, de l'établissement sur terre de son chef, de sa puissance coërcitive, il a comparé la réalité à l'idéal ; et, devant le type décrit et complet d'une Eglise enseignante, il examine l'Eglise telle qu'elle est dans le monde, il en interroge la doctrine générale et les sources. Puis, pénétrant plus avant, il arrive aux effets de la doctrine catholique sur l'esprit, sur l'âme et sur la société, ce qui implique toute une philosophie, toute une morale, toute une politique ; et alors, se repliant devant toutes ces choses, développées et dévoilées avec un détail qui n'omet rien, il se demande ce qu'a dû être le fondateur d'une religion qui a pris ainsi dans ses bras la création tout entière, et la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ devient pour lui comme le portique et le degré qui conduit à la partie vraiment supérieure des *Conférences,* c'est-à-dire encore au gouvernement de Dieu.

Pour qui voit l'enchaînement des questions qui doivent logiquement emplir ce cintre immense, il est facile de reconnaître que l'esprit qui l'a projeté a, en conception première, une vigueur intellectuelle dont on n'a pas assez tenu compte, attiré et captivé qu'on était par le style et l'inspiration de l'orateur. Souvent, en effet, l'ornementation de l'édifice empêche les esprits qui ne savent pas regarder de haut ou de niveau, de rendre justice à la grandeur des lignes et à la hardiesse des profils. C'est ce qui est arrivé souvent au P. Lacordaire. J'ai entendu nier la carrure de sa tête, la force doctorale qui est en lui, parce que cette force ne se

montre pas assez nue, assez décharnée, assez seule pour qu'on la voie : aux yeux des esprits superficiels ou raccourcis, l'indigence d'une faculté étant le meilleur repoussoir d'une autre. Je ne partage pas cette opinion. Le P. Lacordaire est, selon moi, un esprit d'une grande étendue et d'une longue portée dans la conception et la déduction des idées. Nourri de la moelle du lion théologique saint Thomas d'Aquin, il a appliqué aux besoins du siècle présent la doctrine de ce génie incomparable. Cela seul ferait de ses *Conférences* un livre bien plus important qu'une œuvre oratoire. Mais j'ai dit qu'il n'y a pas que le théologien au fond du prédicateur catholique, et en particulier dans le P. Lacordaire, et c'est ici que je touche au plus pur et au plus profond d'un talent admirable, au meilleur des dons que Dieu a faits à son noble serviteur.

Il est des gens qui n'entendent point ce mot de moraliste, qui exprime pourtant de si grandes choses. Est un moraliste, pour ces gens-là, le premier venu qui écrit un catéchisme de morale, comme saint Lambert ou comme Franklin. Est un moraliste encore quelque pauvre déiste, d'honnête volonté, qui tire comme il peut un traité de conduite de la notion de Dieu, établie tant bien que mal dans sa judiciaire de philosophe. Il n'en est rien cependant. Des grammairiens de morale, des économistes de conscience, des écrivains de *civilités puériles et honnêtes,* ne sont point des moralistes. Le moraliste, dans la vraie acception de ce mot, est tout simplement l'homme qui sait la nature humaine, qui la connaît à fond, qui l'a sentie en lui, qui l'a étudiée dans les autres. C'est l'homme qui a mis la main sur les artères de l'humanité, et qui a compté goutte par goutte ce qu'il y passe de sang orageux ou de sang corrompu. Quand il a un certain génie, cet homme-là s'appelle Shakespeare ou Molière ; quand il en a un certain autre, La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues ; mais, quand il est prêtre et qu'il a quelque intelligence, il en sait plus sur la nature humaine que les hommes d'un génie supérieur au sien. Par exemple, les Mystiques chrétiens sont les plus grands moralistes

qui aient exprimé du cœur tout ce qu'il contient d'eaux amères et qui l'aient le mieux transpercé du glaive ardent de leurs regards. Sans être un mystique, le P. Lacordaire, dont l'intelligence et la foi touchent parfois à la mysticité, est un de ces moralistes grandis par le prêtre. La vie lui a dit tous ses secrets les plus enivrants et les plus douloureux. Il ne la connaît pas seulement parce qu'il la regardée de cette cellule de moine qui est le meilleur observatoire d'où l'on puisse étudier le monde, mais il la connaît parce qu'il l'a traversée, parce qu'il l'a vécue comme les plus égarés d'entre nous. Semblable à cet autre grand moraliste chrétien, le saint auteur des *Confessions,* Dieu ne l'a pas appelé à lui tout d'abord, et ces premières années d'une jeunesse dépensée dans les misères voluptueuses du monde, ont tourné au profit de l'âme convertie et lui ont donné une science terrible, la science de ces passions qui nous ravissent à Dieu, quand nous ne nous ravissons pas à elles. L'expérience, — ce fruit tardif, le seul fruit qui mûrisse sans devenir doux, — l'expérience a ajouté son enseignement aux facultés sagaces et translucides que la contemplation et la chasteté religieuse développent et fécondent, et cette double éducation de la pensée a communiqué à la voix et à la parole du P. Lacordaire un caractère irrésistible et tout-puissant. Qu'on se rappelle ses deux fameuses conférences sur la *Chasteté !* Je ne crois pas que la chaire catholique, à aucune époque de son retentissement, ait entendu des paroles plus étrangement profondes et plus hardies sur la passion et le sens dépravé de l'homme. Je ne crois pas que pareil accent ait jamais ébranlé une voûte d'église. La pureté d'âme du prédicateur préserve son langage, mais son langage a tout entr'ouvert. Comme le Dieu dont il est le ministre, il a *sondé les cœurs et les reins.* Quand ce moine blanc à la face exsangue, aux lèvres pâles, mettait, en nous parlant des passions, sa main sous le froc qui couvrait sa poitrine domptée et calme et qu'il l'en retirait tout à coup, on croyait voir le sang de sa jeunesse découler de cette main appuyée un instant sur son cœur, et il semblait

nous dire : « Je vous connais, mes frères ! je connais vos maux par les miens. » Massillon, qui avait lu dans son âme ses deux beaux et touchants sermons sur la Madeleine, a quelquefois de ces traits sur les passions qui étonnent la paix du sanctuaire. Mais le P. Lacordaire a dépassé Massillon des cent ans de civilisation qui ont, depuis l'auteur du *Petit nombre des élus*, roulé sur nous et corrompu l'âme humaine.

Et, je le répète, tel est le secret de l'empire durable du P. Lacordaire sur ceux qui l'ont entendu et qui le liront. Il en a eu un autre, qui passera comme les idées politiques par lesquelles on pourrait l'expliquer, mais l'empire qu'il tient de sa connaissance du cœur de l'homme ne passera point ; il restera son vrai mérite et sa vraie gloire. Le P. Lacordaire est un grand moraliste. C'est un blessé et un enseigné du monde. Parce qu'il le connaît, il le domine. Si tous les prêtres étaient des saints, ils n'auraient, certes ! pas besoin de ce martyre enduré ou de cet esclavage brisé du monde, qui ont laissé dans le P. Lacordaire une science et des traces qui le rendent plus éloquent et plus pénétrant. La simplicité du saint vaut mieux que la sagacité du génie. Etre saint, c'est être plus que tout ; c'est un déclassement sublime de l'humanité. Mais, dans l'ordre des vertus moins héroïques, il faut en convenir, l'enseignement cruel du monde donne aux prêtres une sûreté et une profondeur de regard que l'âme ne peut plus éviter. « Le repentir est plus beau que l'innocence », disait Bossuet. Cela serait-il vrai dans l'ordre de l'intelligence, comme dans l'ordre purement moral ?... Sans souhaiter aux futurs lévites des dangers toujours trop redoutables, ne serait-il pas à désirer, cependant, qu'avant de monter à cette chaire d'où ils auront à enseigner et à fouler les passions sous une croix, ils eussent connu ce monde qu'ils doivent vaincre, pour le convaincre mieux ? Des esprits plus sévères que justes ont, je ne l'ignore pas, reproché au révérend père Lacordaire ce qui m'a toujours semblé la meilleure raison de son influeuce sur les esprits, je veux dire cette hardiesse de langage qui, soit quand il s'agit d'idées phi-

losophiques, soit quand il s'agit des passions, n'hésite jamais ni sur le mot, ni sur la pensée, et parle volontiers des choses du monde, et de manière à ce que ce monde, dans l'insolence de son dédain, ne renvoie pas le dominicain à son couvent comme un pauvre religieux fort estimable sans doute, mais qui ne sait rien de la vie ! Dans un siècle comme celui-ci, il n'y avait pas d'autre moyen de se faire écouter, surtout de cette jeunesse qui s'imagine savoir quelque chose, qu'en montrant que, théologie à part, un prêtre en savait plus long qu'elle. C'est ce que le P. Lacordaire a compris. Dieu lui a donné une organisation d'élite, un mélange de force et de tendresse, une expression poétique et spirituelle en même temps... Mais j'ai dit que je ne parlerais pas de l'orateur. Ce dont je le féliciterai comme d'un succès utile à la cause de l'Eglise, c'est d'avoir élargi la chaire chrétienne de sorte que les accents qui en viennent porteront plus loin. Innovation, du reste, qui n'en était presque pas une ! car les grands sermonnaires ont tous, dans une certaine mesure, été obligés d'entrer dans les préoccupations et le langage de leur temps. Autrement, comme les eût-on écoutés ? Il faut prendre l'homme par quelque endroit de son esprit ou de son cœur, pour l'arracher à la terre et l'élever vers Dieu.

GRATRY (1)

Le livre dont nous allons parler a été annoncé quand il parut comme une bonne nouvelle philosophique. Le temps qui s'est écoulé depuis cette époque n'a pas diminué la joie d'avoir signalé l'un des premiers un ouvrage qui frappe et tient presque en échec (on le dirait, du moins, à leur silence) les esprits les plus connus pour s'occuper des hautes spéculations de la pensée. Aux termes presque désespérés où nous en sommes avec la philosophie, c'était une bonne nouvelle, en effet, que la venue d'un vigoureux esprit qui la relevât, cette agonisante, du grabat d'erreurs et de misères sur lequel elle expire, et lui fît faire ce pas en avant dont la trace doit rester, comme un sillon glorieux sur le chemin du XIXe siècle.

Car telle était la question qu'alors s'adressait l'espérance. Comment y répond-elle aujourd'hui ?... Le livre de l'abbé Gratry, ce traité de la *Connaissance de Dieu* d'un homme qui ne débute ni dans la science ni dans la vie, et qui s'est préparé à dire sa pensée par une étude et une méditation inconnues aux hommes de ce temps, cet ouvrage, si largement tracé, et qui n'est pourtant que la façade du vaste système que l'auteur est près de démasquer comme on démasque, pan par pan, quelque majestueux édifice, peut-on le considérer tout à la fois comme une révélation et comme une promesse ? Après l'avoir lu, nous est-il permis d'augurer que nous allons avoir une philosophie ? Allons-nous sortir de cet entrepôt de marchandises étrangères —

(1) *De la Connaissance de Dieu.*

écossaises ou allemandes — qu'on nous donne depuis tant d'années pour la philosophie d'un pays qui avait de l'originalité autrefois et qui produisait par le cerveau presque aussi énergiquement que par le sol ?... Pour tout dire avec un seul mot : verrons-nous enfin se lever parmi nous, du milieu des têtes à discussion qui pullulent, la tête à conception qui manque toujours ?

En effet, une tête à grande conception métaphysique, voilà jusqu'ici ce qui a le moins illustré la France intellectuelle du XIXe siècle. Loin de nous de la rabaisser ! Elle a eu de grands poètes, de grands artistes, des hommes politiques à la manière de Machiavel, comme furent Talleyrand et Fouché, des observateurs scientifiques de la force de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire et, par-dessus tout, elle a eu Napoléon, un homme taillé comme un diamant de plusieurs côtés différents et par tous jetant le feu et la lumière, — Napoléon, l'homme le plus étonnant *dans le fait* qui ait peut-être jamais existé ; — mais de métaphysicien égal à ces esprits supérieurs dans sa spécialité transcendante, il faut le dire, pour apprendre aux philosophes à être modestes, le XIXe siècle et la langue française n'en ont point encore. De Maistre lui-même ne le fut pas. Malgré l'intuition fulgurante de son génie, qui allait à fond en métaphysique comme la balle bien ajustée par un œil et un poignet fermes, de Maistre n'a rien construit. De Bonald, qui a beaucoup plus de structure dans ses œuvres et dans sa pensée, aurait peut-être été le métaphysicien de son époque s'il n'avait pas étriqué un esprit fait pour tout embrasser dans les préoccupations de la politique et dans des aperçus trop fins qui rappellent bien souvent avec un fonds d'idées contraires, la manière grêle et brillantée de Montesquieu. Hormis ces deux intelligences, qui auraient pu laisser un système, vous avez des métaphysiciens d'aptitude, vous n'en avez pas de forte puissance.

Lamennais, à qui l'esprit de parti a élevé un catafalque, mais qu'il faudra bien, un jour ou l'autre, finir par juger, Lamennais se présente entre deux théories dont l'une est morte et l'autre n'a jamais vécu. C'est

de l'histoire maintenant. La théorie de la *certitude,* malgré le style qui fit un instant sa fortune, la théorie de la *certitude,* qui est le principe un peu brutal du nombre introduit en philosophie, a péri sous le *nombre* des attaques, — et nous ajouterons : sous leur raison, car le nombre ne nous suffit pas. Et quant à l'*Esquisse d'une philosophie,* ce syncrétisme éblouissant, mais confus, cette mosaïque où tout se trouve, excepté la vérité, le nom célèbre de son auteur n'en put cacher sous son éclat les nombreuses erreurs et les faiblesses. Ballanche, qu'on peut citer sans trop descendre quand on parle de Lamennais, Ballanche, qui a de si grandes parties d'artiste, n'est pas plus, au fond, un philosophe qu'un somnambule, fût-il très lucide, n'est un observateur. Royer-Collard, Jouffroy, morts de philosophie trompée, Maine de Biran lui-même, ne sont guère que de beaux esprits. Seul, après Lamennais, Cousin a prétention de système. Il a créé l'éclectisme, mais cet éclectisme insuffisant ne l'abandonne-t-il pas pour un spiritualisme moins compromis, la seconde tente de ce Thabor qui n'en verra pas de troisième, malgré cette promesse fallacieuse d'une théodicée que Lerminier, le meilleur critique en ces matières, et l'*uomo di sasso* de Cousin, ne manque jamais l'occasion de lui rappeler de sa plume la plus cruellement respectueuse ?...

Assurément, quand on parcourt l'inventaire d'hommes et de choses que nous venons de traverser d'un regard, et qui forme la philosophie française au XIXe siècle, il faut bien avouer qu'un philosophe un peu carré de base n'a pas besoin de l'être beaucoup du sommet pour se faire à bon marché une très belle gloire, à plus forte raison quand il a les facultés de grande volée que l'abbé Gratry a montrées en ces deux volumes qui ne sont, nous le répétons, que les prodromes d'un système intégral arrêté et creusé depuis de longues années dans la pensée de son auteur. Or, comme ce système nous ne l'entrevoyons encore qu'à la lumière de ces prodromes, nous ne pouvons dire exactement à quelle hauteur de monument il s'élèvera, et quelle place définitive il assignera au nouveau philo-

sophe de cet Oratoire dont le nom fut illustré déjà par Malebranche ; mais ce que nous savons, c'est que la tendance en est profondément rénovatrice, — historique deux fois, d'abord parce qu'elle nous fait sortir de l'abstraction intellectuelle pour entrer en pleine réalité humaine, et ensuite parce qu'elle reprend la tradition de méthode qui a été la vraie force de la philosophie, depuis Aristote jusqu'à saint Thomas d'Aquin, et depuis saint Thomas d'Aquin jusqu'à Leibnitz.

Tels sont les mérites généraux qui apparaissent tout d'abord dans un livre où l'on en trouvera beaucoup d'autres plus particuliers et plus profonds. L'abbé Gratry, en sa qualité de métaphysicien, a mis la main sur la grande blessure de la métaphysique moderne, qui perd son sang, son âme et sa vie dans des abstractions qu'on prend pour elle. Assurément, la féconde et véritable métaphysique n'est point dans l'étude acharnée de l'abstraction, et si elle y était réellement, comme on a l'air de le croire en Europe depuis Bacon et surtout depuis Descartes, qu'on le sache bien ! elle y périrait. L'analyse expérimentale de l'un et le procédé psychologique de l'autre, employés tous deux avec la rage de ces fanatiques à froid d'allemands, n'ont-ils pas produit ce que nous voyons à cette heure : une philosophie sans entrailles, sans réalité, toute sortie des notions logiques et des idéalités de l'esprit, — la philosophie de Hegel, enfin ? Et quand nous avons cité Hegel, nous avons cité en un seul, qui les vaut tous, les autres jaugeurs d'idéalités, tous les Ixions de cette nuée vide ! Hegel, qui ne le sait ? est le dernier mot de l'abstraction, de son néant et de ses ténèbres. Après Hégel, il n'y a pas dans le puits de l'abîme une marche de plus à descendre. L'abbé Gratry, que la force intellectuelle du prêtre préserverait de cette philosophie d'inanité quand son ferme esprit ne l'en préserverait pas naturellement, l'abbé Gratry, qui a éprouvé en lisant Hégel quelque chose de la sublime angoisse des beaux enfants du Songe de Jean-Paul, quand la voix du jugement leur crie : « Il n'y a pas de Christ ! Vous n'avez pas de

père ! » avait déjà, dans son *Etude sur la sophistique contemporaine,* repoussé et condamné éloquemment toute cette philosophie dont la vanité ne saurait diminuer l'horreur... Il ne pouvait donc, dans son nouvel ouvrage, invoquer ou rappeler les procédés qui y conduisent. Il devait sortir des mortes données de l'abstraction pour entrer dans la vie et il y est entré dans ce traité de la *Connaissance de Dieu,* où se cachent sous les plus éclatantes questions d'une théodicée, les arêtes d'une méthode profonde , il y est entré en observateur qui ne scinde pas l'homme et son esprit pour mieux le connaître, qui ne le mutile pas pour l'étudier : « Je ne puis m'empêcher d'affirmer — dit-il « à la page 122 de son second volume — que l'idée « d'être bien déployée, si l'on sait mettre de côté l'habi- « tude que nous avons de *tout restreindre,* de *tout* « *abstraire,* de placer, même dans l'être, la négation « qui n'est faite que pour le néant, et de n'oser jamais « pleinement soutenir l'universelle affirmation, l'idée « d'être est identique à celle de force, d'intelligence, de « volonté, de liberté, d'amour. Otez quelques-unes de « ces choses, vous tuez celui qui est. Ne le comprend- « on pas ?... Et vous lui ôtez si bien l'être qu'alors « vous dites : Il n'y a pas de Dieu ! Vous le dites et « devez le dire. Il n'y a plus d'être au-dessus de nous ; « il n'y en a plus qu'au-dessous. Nous sommes supé- « rieurs à ce Dieu détruit, d'une supériorité incompa- « rable, puisque nous connaissons, voulons, aimons. « Il n'y a plus d'être absolu. » Aussi, cela posé une fois pour toutes, l'abbé Gratry, avec la magnifique souplesse et la magnifique étendue de l'instrument logique dont il dispose, force-t-il la pensée philosophique à s'établir dans le terre-plein de l'humanité et de l'histoire et, sous peine de se détruire elle-même, à n'en plus sortir.

Rien de plus simple, diront quelques esprits, mais les vers d'*Athalie* sont aussi fort simples, et dans les arts comme en métaphysique, ce qui perd tout, c'est le compliqué. Pour nous, vu le temps où nous sommes et les singulières dominations de la pensée contempo-

raine, nous dirons que peut-être jamais meilleur service ne fut rendu à la cause de la vérité. D'autres esprits, non moins nombreux, estimeront, nous n'en doutons pas, que reporter la philosophie dans l'histoire, que l'arracher à l'abstraction, c'est diminuer d'autant la philosophie, et l'orgueil mis sur la croix à son tour poussera son grand cri... Mais tant mieux ! Il n'en restera pas moins acquis comme un enseignement qui vient à temps, que cette faiseuse de découvertes, la métaphysique du XIXe siècle, représentée par une intelligence très digne d'elle, est arrivée à confesser tout simplement au nom de la science ce que la philosophie moderne regardait de fort haut, c'est-à-dire la vieille induction tirée des facultés de l'homme aux attributs de Dieu, et le grand raisonnement, mêlé de raison et de foi, des causes finales. Deux solutions attardées, disait-on, mais qui, cependant, malgré le débordement toujours croissant de nos lumières, n'ont pas été vaincues et remplacées par des solutions supérieures. Et que disons-nous ? Ce n'est là qu'un exemple encore, et le livre de l'abbé Gratry les renferme tous. N'est-il pas la confession la plus complète des certitudes ou des croyances de l'humanité ? Et n'est-ce pas le plus frappant caractère de ce nouveau traité de la *Connaissance de Dieu,* que d'avoir creusé dans l'être et de n'y avoir vu jamais que ce qu'il y a dans la croyance universelle du monde, dans le sens traditionnel du genre humain, affermi et illuminé par la Révélation chrétienne, sans que la philosophie y puisse trouver un iota de plus !

Ainsi, dans ce livre éminent, la métaphysique, à propos de la question de Dieu qui domine toutes les philosophies, fait la contre-épreuve de l'histoire, et le philosophe arrive par son chemin couvert, par la route interne de la réflexion, à la conclusion extérieure des faits mystérieux qui gouvernent le monde. Mais ce n'est pas tout, encore, que ce résultat inattendu. Historique par le but, comme on vient de voir, le traité de la *Connaissance de Dieu* est historique aussi par sa méthode. Comme Descartes, ivre de la sienne, il ne se vante pas de l'avoir inventée. Homme d'un

grand sens et d'une érudition qu'il respecte trop pour la fouler aux pieds, l'abbé Gratry ne s'exagère pas les proportions de son mérite, parce qu'il n'a pas besoin de les exagérer.

Sa méthode, nous dit-il, est au fond de toutes les grandes philosophies, et il le prouve en nous donnant de chacune d'elles une empreinte chaude, lumineuse, éclairée à l'intérieur et rendue translucide, comme seuls en savent lever les maîtres. Rien de plus beau, pour le dire en passant, que cette galerie de théodicées qui s'appellent tour à tour Aristote, Platon, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Descartes, Pascal, Malebranche, Fénelon, Petau, Thomassin, Bossuet et Leibnitz. Seulement, cette méthode, qui brille plus ou moins dans toutes les grandes philosophies du passé, et qui n'est, après tout, dit l'abbé Gratry quelque part, « que le haut emploi d'un procédé général de la raison, » il l'a faite sienne à force de l'avoir précisée, affinée et, pour ainsi dire, affilée, comme un instrument de découverte, une espèce de pince intellectuelle, avec laquelle, quand il abordera plus tard les applications spéciales de la philosophie, il pourra mieux saisir la vérité.

Ici est le cœur même du livre de l'abbé Gratry. Ce livre est vaste, étoffé, opulent d'idées, varié d'aperçus. On y sent la circulation rythmique d'un esprit abondant et réglé. D'autres que nous, moins gênés par les limites de ce travail qui n'a qu'un but : donner l'envie de lire à ceux qui lisent encore les choses sérieuses, pourront s'appesantir sur tous ces détails, mais nous, moins heureux, nous devons aller exclusivement et de prime saut au point important et central, à la méthode, — la méthode qui, du reste, est l'axe de tout, pour qui sait voir dans toutes les philosophies.

En faisant précéder le système qui viendra plus tard par une théodicée, l'abbé Gratry a suivi la marche de la Nature et l'ordre des vérités prises en elles-mêmes. « A nos yeux, — écrit-il, et qui pourrait le contes- « ter ? — la Théodicée implique toute la Philosophie. « Elle en présente l'ensemble, l'unité ; elle en renferme

« toutes les racines. Tout en sort. C'est donc le point « de départ... » Et il ajoute : « De plus, la Théo- « dicée, qui est la partie la plus élevée, la plus pro- « fonde de la Philosophie, en est aussi la plus facile. « Les idées d'infini, de perfection, sont les premières « que la raison nous montre lorsqu'elle s'éveille, ce « qui veut dire que la raison nous pousse à Dieu « d'abord ! » Or, comme dans toute théodicée il n'y a jamais qu'une démonstration, la démonstration de l'existence de Dieu, faite par autant de voies que l'esprit peut en inventer, et impliquant, quand elle est bien faite, non seulement la science de Dieu, mais la science de l'homme s'élevant à Dieu et le rencontrant à l'extrémité de tous les rayons de sa vie, il est évident que le moyen d'appréhender cette vérité première, de s'élever à Dieu, de l'approcher de nous, de nous le démontrer enfin, est toute l'originalité ou toute la vulgarité, toute la force ou toute la faiblesse du traité qui, en ce moment nous occupe. Encore une fois, le livre est là, et c'est là qu'il faut le chercher.

Eh bien, nous l'y trouvons, superbe, puissant, et tel que désormais la philosophie spiritualiste en tiendra compte et mettra son honneur à se servir de la méthode qu'il nous révèle. Cette méthode tient toute, il est vrai, dans le vieux procédé de l'induction, le vis-à-vis du syllogisme dans le raisonnement, et ceci menace d'être fâcheux pour les novateurs, qui s'imaginent que l'esprit humain doit procéder comme un joujou à surprise ; mais pour nous, qui savons quelle mince chose c'est, au regard de Dieu, que l'invention permise aux hommes, nous ne nous étonnerons pas de la reprise en sous-œuvre d'un procédé qu'une intelligence véritablement philosophique a su presque métamorphoser, en le grandissant... L'induction, telle que l'entend l'abbé Gratry, n'est plus le simple procédé de la raison décrit dans tous les livres de psychologie par les anatomistes de la pensée, c'est, sous sa plume, une méthode souveraine et d'un emploi sûr, dont on n'a pas jusqu'ici soupçonné la force parce que la rapidité foudroyante de ce procédé naturel a empêché de l'observer et de le fixer par l'analyse. Dans

l'exposition de sa théodicée, l'abbé Gratry décrit avec une netteté minutieuse cette méthode inductive, qui est une méthode aristocratique intellectuelle ; car, ainsi qu'on l'a très bien observé, si le syllogisme est fait pour tout le monde, l'induction n'appartient qu'à quelques-uns. La logique est une meneuse de buffles qui vous traîne, le bâton levé, de conséquence en conséquence. Mais l'élan dialectique est libre comme la pensée, et ne s'élève que sur les nobles ailes que lui avait données Platon.

Quant au parti que l'abbé Gratry a tiré de sa découverte, il faudrait, pour en bien juger, le suivre dans chaque partie de ce large traité où la pensée fait, à tout bout de champ, nappe de lumière. C'est appuyé sur sa méthode qu'il gravit les questions presque inaccessibles des attributs de Dieu, des deux degrés de l'intelligible divin, et celle des rapports, depuis longtemps confondus et troublés, de la raison et de la foi, et l'on reste étonné des résultats de clarté, de simplicité, d'évidence, auxquels il arrive sous l'influence de cette méthode, qu'il aurait moins découverte que précisée, si, en métaphysique, préciser n'était pas le plus souvent découvrir. Une chose qui nous paraît, du reste, encore plus considérable et plus nouvelle que la méthode inductive elle-même, que ce passage du fini à l'infini dont l'abbé Gratry décrit le mouvement dans l'intelligence avec une si rare précision, c'est la disposition morale de la volonté exigée pour que le mouvement de l'esprit s'opère aisément et s'accomplisse : « Le mouve-
« ment intellectuel vers l'infini, c'est-à-dire vers Dieu,
« est toujours vrai, — a dit l'auteur de la *Connaissance*
« *de Dieu ;* — il est toujours possible, dès que l'homme
« est doué de raison ; mais il ne s'exécute pas dans
« l'âme sans un mouvement de cœur correspondant. »
Et c'est ainsi que l'abîme entre l'homme moral et l'homme intellectuel est comblé, cet abîme que n'avait pas franchi l'audacieuse pensée de Kant ! et que l'unité de l'homme de la philosophie sort refaite de la poussière même de l'abstraction !

Tels sont, indiqués d'une main bien rapide, les points

culminants d'un travail qui rétablit la tradition philosophique interrompue et jette la première arche du pont qui doit unir, par-dessus les eaux troubles du XVIIIe siècle, la philosophie du XVIIe siècle et la philosophie de notre temps. Il y a tant de théologie nécessaire dans les moindres notions de la plus simple philosophie, que parmi ceux qui ont réfléchi, personne ne s'étonnera que ce soit un prêtre qui ait pris l'initiative de ce rapprochement salutaire entre les doctrines de l'avenir et les doctrines du passé. L'ouvrage actuel de l'abbé Gratry atteste avec une irrésistible éloquence la dépendance de la philosophie de la grande donnée théologique, et le parti que la science purement rationnelle pourrait tirer de leur union. L'auteur de la *Connaissance de Dieu* fait très bien observer que le joug rejeté trop longtemps de la théologie n'en a pas moins laissé son empreinte sur toutes les idées des penseurs contemporains, même les plus impatients et les plus révoltés, et c'est ainsi, par exemple, que l'*Esquisse d'une philosophie,* par Lamennais, n'est qu'une fausse application du dogme de la Trinité, et que le système de Hegel n'en est qu'une interprétation absurde. Mais l'abbé Gratry montre encore mieux par son exemple quelle supériorité vivement tranchée l'habitude et la culture de la théologie chrétienne peuvent donner à l'esprit le plus robuste et le plus sain. Sa distinction si saisissante des attributs de Dieu en attributs métaphysiques et moraux correspondant au dogme de la Sainte Trinité appartient, il est vrai, à saint Thomas d'Aquin, l'Aristote catholique, mais c'est qu'il n'est guères possible de ne pas se servir de la bêche laissée par ce grand homme, quand on veut défricher dans la pensée humaine et aller un peu plus loin que lui.

Le nouveau métaphysicien dont il est question ici a-t-il cette noble ambition et aura-t-il ce succès? L'avenir le prouvera... Mais, pour nous, il est temps de nous résumer.

Le livre par lequel il débute dans l'invention philosophique est certainement un des plus substantiels que la philosophie ait produits. Nous en avons déterminé

l'inspiration, la tendance, la pensée ; il faut ajouter que le style fait la plus brillante équation avec elles. Il n'a nulle part cette froideur de caverne qu'ont parfois les méditations philosophiques, et l'on ne s'en étonnera pas. Dans le système de l'abbé Gratry, l'homme moral double toujours l'homme métaphysique, et c'est l'homme moral qui a vivifié ce beau travail de sa chaleur presque rayonnante et qui l'a trempé dans les saintes tendresses de l'onction. Le philosophe n'a pas rongé le prêtre. C'est au contraire le prêtre que vous sentez dans le philosophe, lorsque vous lisez le traité de l'abbé Gratry. Nous nous sommes demandé plus d'une fois — et toujours en vain — quelle objection on pourrait soulever contre les idées qu'il expose, s'il fallait critiquer au nom de la philosophie, le livre qu'il a écrit pour elle. Qu'importent, du reste, de telles objections ! Pour nous, qui ne sommes pas philosophe et qui ne nous vantons que d'être chrétien, le mérite du *Traité de la Connaissance de Dieu* est bien au-dessus d'un mérite purement scientifique, et nous l'admirons principalement parce qu'il arrive de toutes parts aux conclusions du bon sens, de la tradition, de l'histoire.

Le procédé simple et puissant dont l'abbé Gratry a tiré un si bon parti et qu'il a élevé jusqu'à la rigueur d'une méthode, est le procédé de l'humanité tout entière pour aller à Dieu, — comme nous disons, nous, — pour passer du fini à l'infini, comme disent les philosophes, — et soit que nous y allions sur les fortes ailes de la Méditation ou sur les humbles ailes de la Prière. C'est enfin la justification par la métaphysique du mot sublime de nos saints livres : *Il n'y a que ceux qui ont le cœur pur qui verront Dieu !* Voilà, pour nous, le mérite pratique, et par conséquent le plus grand, du livre de l'abbé Gratry. N'est-il pas des esprits dont la misère est d'avoir besoin d'une tautologie pour comprendre, et qui n'entendraient rien aux mots les plus profonds dits par la religion aux hommes, si la philosophie ne venait les leur répéter ?

CARO

I

S'il faut absolument que la critique soit toujours calme, j'en suis bien fâché, mais il m'est impossible de l'être en abordant le livre de E. Caro. Seulement, pour être ému d'un très vif plaisir, je ne me croirai pas moins juste. Ce livre a plusieurs manières d'être excellent, et je les dirai toutes. Il l'est dans son idée, dans son exécution, dans sa portée, et surtout dans son opportunité. Venir à temps, voilà une grande chose ! Le livre de E. Caro pourrait bien arriver à temps pour enfin terminer un débat sans bout dont tout le monde est las, et dont il restera, je le crains, à l'esprit français, — cet esprit qui d'ordinaire traverse les questions comme une balle, — un immense appesantissement ! Lorsque, depuis plus de six mois, nous tournons, comme des hannetons, ivres, autour d'un livre unique : la *Vie de Jésus,* par Renan, et lorsque d'autres écrivains d'une initiative attardée se mettent à pondre à leur tour leurs *Vies de Jésus,* il est bien évident que l'homme d'esprit qui, en s'y prenant comme il voudra, fera cesser cette vieille et fatigante querelle dont la France intellectuelle est presque fourbue, aura rendu à tout le monde un fameux service ! Eh bien, qui sait si Caro ne sera pas cet homme d'esprit-là ?...

Il a réalisé, du moins, dans l'ouvrage qu'il publie, beaucoup des conditions qu'il faut pour l'être... En cet instant de polémique universelle, l'*Idée de Dieu et ses nouveaux critiques* est une idée neuve et heureuse ! Elle transforme la discussion. Elle place la question là où elle doit être, et elle la résout en l'élevant. Avant de parler du Fils, n'était-il pas besoin de parler du Père ? C'est ce que les bâtards de la philosophie n'avaient pas compris ! Il est clair, en effet, que s'il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas de Fils de Dieu, et qu'alors les *Vies de Jésus* sont des pléonasmes grossiers.

Loin d'être interdite, la recherche de la paternité est nécessaire en philosophie. Caro s'est dévoué tout à coup à cette recherche. Curieux, il a voulu voir ce qu'il y avait dans le fond du sac métaphysique des gros messieurs qui, présentement, tiennent la corde dans la publicité, et dont le premier en bruit, sinon en valeur, est Renan. Assurément, s'il avait pu se dispenser de parler de Renan, Caro aurait eu bien assez de goût pour s'en taire. Mais l'opinion impose ses lieux communs même aux esprits distingués qui les détestent. Nul moyen donc pour Caro d'éviter l'inévitable auteur de la *Vie de Jésus*. Seulement, il a réduit l'importance de son personnage, en lui donnant des compagnons.

Comme, dans le sujet de son livre (l'*Idée de Dieu*). Caro est remonté nettement du Fils au Père, de même a-t-il fait dans l'exécution de son livre et pour les critiques dont il s'occupe. Il leur a lestement passé par-dessus la tête à tous, et il est allé droit à leur père commun, à Hegel. Le duc d'Albe disait qu'une hure de saumon valait mieux que mille grenouilles. Caro, qui n'a du duc d'Albe que le goût, a pris le saumon, et, s'il ne l'a pas grillé tout entier comme le duc d'Albe l'aurait fait, — vous savez sur quels grils ! — il l'a cuit à point, dans un court-bouillon modéré, entretenu avec un feu doux, et il en a levé quelques tranches avec une palette à poisson d'argent ciselé, et cela a paru bon, même à ceux qui, comme moi, préféreraient la cuisine au duc d'Albe avec ses caviars !

Il y a, en effet, entre Caro, qui a fait ce livre que j'aime, et moi qui viens vous en parler, bien des différences de manière de sentir, de penser et d'être. Je les connais et il les connaît aussi... mais c'est précisément, n'est-il pas vrai ? ce qui doit donner grande confiance dans le bien que je dirai de Caro et de son livre. Caro est un esprit très fin et très clair, d'un timbre très pur, d'une sonorité d'harmonica très agréable, mais qui peut faire mal aux nerfs, à force de douceur, aux gens organisés comme moi... C'est un esprit infiniment cultivé, d'une rare aptitude aux choses de la philosophie, qu'il a toujours maniées, ces choses lourdes, avec une grande légèreté, prestesse et même grâce de main.

Fils de l'Université qui n'a pas oublié Stanislas, c'est un normalien et un cousiniste, et, s'il est chrétien, comme je le crois, et comme quelques-uns de ses premiers écrits autorisent à le croire, c'est un chrétien qui derrière sa foi a sa métaphysique, comme derrière un salon dans lequel on vit peu, on a un cabinet de travail dans lequel on se tient toujours... A un homme de cette préoccupation philosophique, de cette culture, de ce goût affiné et sûr, Dieu sait l'effet que je dois produire avec mon sens littéraire ardent et violent plutôt que réglé, et mon catholicisme brutal, qui a tout avalé des philosophies qui me grignotaient l'esprit avant que Brücker m'eût ramené à cette religion de mon intelligence et de mon âme ! Et cependant qu'il se rassure, Caro, s'il me fait l'honneur de s'effrayer ! car c'est précisément aujourd'hui l'homme de philosophie et de goût qui va s'entendre avec le catholique idolâtre et le barbare.

Oui ! ce qui me plaît suprêmement dans le livre de Caro, ce qui lui donne une portée que je veux mesurer, c'est que son auteur n'y est pas expressément catholique une seule fois. C'est qu'il y reste imperturbable de philosophie, strictement renfermé dans le cercle du spiritualisme le plus rationnellement humain. C'est qu'il ne s'y livre à aucune exécution grandiose, à aucun moulinet supérieur, à aucune de ces insolences comme,

hélas ! quand on les mérite, j'ai la faiblesse de les aimer, et qu'au contraire il y traite les gens, dont bien évidemment il méprise les doctrines ou l'intelligence, avec cette incroyable politesse qui, à la réflexion, fait comprendre, après tout, que ce qui est le plus coupant dans le langage, comme sur les glaives, c'est ce qui est le plus poli !

Il l'est, vraiment, comme je n'ai vu personne l'être pour personne ! L'auteur de l'*Idée de Dieu* appelle quelque part Ernest Renan la Célimène de la Critique, compliment risqué ! mais lui, Caro, en est, sans compliment, le Philinte. Que dis-je ? Philinte est vaincu. Le duc de Coislin est vaincu. Louis XIV lui-même, qui parlait chapeau bas aux femmes de chambre dans les escaliers, est vaincu. Le livre de E. Caro est un exercice éblouissant de révérences qui m'impatienterait, si je ne savais pas que son auteur est bien assez spirituel pour imaginer cette amusante manière de rendre ridicule un homme, qui consiste à le saluer trop... Sans cela, sans cette petite intention de politesse meurtrière, j'oserais dire que l'urbanité — l'urbanité à outrance — est le vice de ce livre, si brillant de clarté, où des hospitalités de roi sont faites à des faquins d'idées, et où l'auteur, l'ironique auteur, coiffe ces sots de bonnets d'âne, hauts de dix pieds, qui ressemblent à des mitres à longues oreilles, enrichies de diamants pour qu'on les voie mieux.

Certes ! dans l'état actuel d'une société qui aime le sucre comme une vieille perruche et qui ne voit qu'une chose : conserver de bonnes relations avec tout le monde, à tout prix, convenons-en ! la politesse de Caro est une des forces de son livre. Mais la plus grande n'est pas cela. La plus grande, je l'ai dit, c'est d'y être resté exclusivement philosophe, et par là d'avoir évité le mot bête et belge de la Haine : « C'est un clérical ! » On ne dira pas à Caro, comme à nos prêtres qui défendent leur Dieu : « Vous défendez votre boutique ! » La boutique de Caro, puisque boutique il y a, est la même que celle des gens qu'il attaque dans son livre... C'est le même débit de philosophie. Mais la philosophie des

uns est frelatée et tournée en poison, tandis que celle de l'autre est saine.

L'auteur de l'*Idée de Dieu* refait philosophiquement ce que le P. Gratry a fait sacerdotalement dans son livre des *Sophistes,* dont la première partie est d'une supériorité absolue ; mais le P. Gratry n'aura guères d'action que sur les gens qui pensent comme lui, et qui, par conséquent, n'ont pas besoin d'être ramenés ou convaincus. E. Caro, au contraire, aura de l'influence sur tous les esprits, et ils sont nombreux ! qui se piquent de libre examen et de philosophie, et c'est ainsi que du bonheur de n'être pas prêtre dans une question théologique, il aura fait une habileté. Espèce de Camisard catholique, qui, par-dessus un catholicisme ici compromettant, a mis la chemise blanche du spiritualisme pur, afin de surprendre l'ennemi et de frapper de meilleurs coups !

II

Pourquoi ne le dirions-nous pas ?... Cette chemise-là, cette chemise du spiritualisme pur que Cousin a déterrée dans un des vieux bahuts de Leibniz, et qu'il a passée, comme à bien d'autres, à Caro, nous avait, jusqu'à ce dernier moment, paru insuffisante autant que... nécessaire ; car on n'est pas vêtu avec une simple chemise, et le spiritualisme pur et réduit à ses propres notions n'est que cela ! En d'autres termes plus sérieux, nous nous disions, et nous avons toujours pensé, que l'existence de Dieu, créateur du monde, sa providence dans l'histoire, et l'immortalité de l'âme, ces trois vérités de bon sens et d'instinct, n'étaient pas — du moins telles que l'école du spiritualisme moderne a l'habitude de les poser — absolument tout ce qu'il fallait pour apaiser les esprits noblement affamés de certitude, et, ce qui importe bien davantage, pour s'emparer impérieusement de la direction morale de la vie.

Mais, voyez le singulier changement ! Les nouveaux critiques de l'Idée de Dieu ont remis en valeur des théories qui n'avaient pas le degré de force, de précision et de profondeur, qu'on est en droit d'exiger d'une philosophie, et l'insuffisant redevenait du vrai, à la lumière épouvantable du faux complet ! Quelque peu satisfaisant et dominateur que nous paraisse toujours, à nous, un système qui glisse sur l'esprit plutôt qu'il ne l'accroche (et il faudrait le crocheter !), la réaction en faveur du spiritualisme est fatale ; et Caro, avec son livre contre le panthéisme hégelien et ses dérivés plus ou moins grimaçants, mérite d'être compté comme un des premiers et l'un des plus vifs propulseurs de cette réaction qui commence.

Messieurs de l'Ordre Composite en philosophie, les Compliqués d'Hegel et de Strauss, de Condillac et d'Auguste Comte, les hommes du *dédain transcendant,* comme Renan, qui en est l'inventeur et le professeur, ou de la plaisanterie athée, comme Taine, sont bien capables de comparer à un verre d'eau ce livre d'une simplicité transparente et brillante à la fois, et qui ressemble vraiment à de l'eau de source, traversée par un rayon du jour ! Mais, pour notre part, nous remercions très fort Caro de ce verre d'eau, limpide et frais, qu'il nous donne, et dont nous avions un cruel besoin après ces effroyables boissons que nous avons, tout ce temps, été obligés d'absorber, et qui nous ont été versées par tant d'empoisonneurs contemporains !

On les trouve à peu près tous, avec une étiquette discutée de leurs drogues, dans le livre de Caro. Seulement, sur la masse, l'auteur en a détaché trois qu'il a *relevés en bosse :*

> Et quand tu vois ce beau carrosse
> Où tant d'or se relève en bosse !

parce qu'ils sont plus dangereux ou plus renommés que les autres. Or, ce Triumvirat de la philosophie et de la critique du quart d'heure, il faut bien aussi que moi, comme Caro, je le nomme par ses trois noms propres : c'est Renan, Taine et Vacherot.

III

Mais Caro, qui sait faire un livre, a une méthode. Son volume n'est que le premier d'un ouvrage qui en aura deux, et qui a l'ambition d'être l'Idée de Dieu conçue et exprimée par l'auteur à son tour, quand il aura achevé le balaiement des sottises et des absurdités de haute venue qui, de présent, encombrent la place. Le premier volume de l'*Idée de Dieu* est consacré à ce balaiement. Caro commence par y signaler les influences qui ont pénétré dans la philosophie actuelle pour la dominer. Les philosophies ne durent pas longtemps. Ce sont des éphémères. Depuis seulement l'Encyclopédie, comptez combien nous en avons vu paraître et disparaître en France, dans ce pays qui n'est pourtant pas le pays où il s'en abat le plus. Nous en avons eu presque autant que de gouvernements politiques. Selon Caro et la vérité, montre à la main, c'est Hegel qui règle les destinées de la minute dans laquelle nous avons le bonheur et l'honneur de vivre. Il est pour nous, en ce moment, ce qu'avant lui, au XVIIIe siècle, fut Spinoza pour l'Allemagne tout entière, laquelle s'empoisonna (puisque nous parlons de poison) avec le verre pilé des lunettes de ce philosophe opticien.

Excepté Vera, seul hégelien franc du collier que je connaisse, qui prend bravement Hégel et son système et qui avale le tout, — ce qui n'est pas facile, — les autres philosophes du temps ont de l'Hegel plus ou moins dans l'estomac ou dans la veine ; ils l'éructent ou le suent plus ou moins ; mais ils ne sont jamais du *pur Hegel*, et même ils ne voudraient pas l'être, l'orgueil anarchique des esprits étant monté si haut que personne bientôt ne voudra plus être le disciple de personne, et qu'un homme à qui vous direz qu'il est d'une Ecole se regardera comme insulté. Eh bien, c'est à ce plus ou moins d'Hegel, émietté et roulant en molécules plus ou moins fortes ou nombreuses dans les divers systèmes qui se produisent et se posent comme les prétendants

à l'avenir, que l'attention du spiritualiste auteur de l'*Idée de Dieu* est allée d'abord. Trop péremptoirement opposé à la pensée hégelienne pour ne pas poursuivre et traquer partout cette pensée qui, si elle est quelque chose, n'est que la théorie du néant dans sa laborieuse et ténébreuse vacuité, Caro, pourtant, ne la voit pas seule rayonner dans les systèmes contemporains : « Kant, — dit-il avec une rancune légitime, — a ins- « piré la première défiance contre la métaphysique, « c'est-à-dire contre les croyances qui dépassent les « choses d'expérience. » Il n'oublie donc pas Kant, il n'oublie personne, pas même les poètes, pas même Gœthe, pas même Heine, le Turlupin de génie, dans cette histoire des influences qui jouent pour l'heure sur la raison et l'imagination du monde.

Les soixante premières pages du livre de l'*Idée de Dieu* exposent avec une netteté pleine de force les idées qui pénètrent et dissolvent la philosophie du moment, et que l'auteur ne caractérise que par la rigueur de leur absurdité. Ainsi, l'instabilité du *devenir,* l'identité des contraires, le naturalisme chaotique des faiseurs de genèses nouvelles, la dissémination et l'éparpillement de Dieu, qui se pulvérise et s'en va dans le monde comme dans les airs s'en va la poussière d'un excrément séché, la *désorganisation scientifique* de l'esprit, enfin le grand Rien qui fait tout, etc. Ces soixante pages, d'une beauté rare, et certainement les plus belles du livre, ont une froideur mélancolique du plus poignant effet, et que le livre n'a plus, quand il arrive à Renan, Taine et Vacherot, les représentants, selon Caro, chacun à sa manière, de ces idées qui marqueront la philosophie de cette minute du XIX[e] siècle d'une si profonde insanité.

Travaillées de plus près, les autres pages valent moins. Elles perdent de leur froideur saisissante et de leur rigueur de ton, parce qu'ici, au lieu d'idées, nous avons affaire à des personnes, et à des personnes qui sont sorties comme l'auteur de l'Université. Nous entrons alors dans cette immense politesse de mandarins prenant le thé entre eux, qui va chez Caro jusqu'au

sourire de l'ironie, mais qui n'y entre pas. Il est bien évident que le spirituel critique des trois philosophes ses confrères, y voit très clair, malgré les yeux qu'il baisse devant leurs splendeurs ! Et la preuve, c'est que de ces philosophes à la mode du moment, le plus à la mode est le mieux jugé, et c'est Renan : *le plus populaire parce qu'il est le plus vague,* dit Caro, avec la cruauté d'un homme qui sait parfaitement ce qu'il écrit...

Caro a trouvé joli — et je déclare que cela l'est — de traiter Ernest Renan avec une finesse égale à la sienne. Il l'a payé en sa monnaie, comme dit Figaro. Il lui a rongé sa réputation et son mérite, comme cette agréable petite souris blanche de Renan ronge les faits historiques, et avec une dent tellement caressante, que l'amour-propre de Renan pourrait bien ne se croire que chatouillé, suavement chatouillé, le voluptueux ! C'est surtout avec Renan, bien plus qu'avec Taine, qui est le Démocrite de l'athéisme, et Vacherot, qui en est le Zénon, gens très nets et qui dispenseraient volontiers Caro de politesse, que Caro s'est livré à ces tours de force d'amabilité dont je ne parle tant que parce qu'ils donnent un caractère nouveau et presque plaisant à un livre grave, et que ce caractère restera à ce livre sans l'amoindrir.

Le fuyard et pleurard d'idées qui est le fond de Renan, le petit bourreau élégiaque qui s'attendrit sur ce qu'il frappe, ces côtés bouffons qu'un autre que Caro aurait moulés en mascaron comique, sont touchés, et adoucis, et veloutés par lui, avec une habileté et une légèreté de main incomparables. C'est de la caricature sérieuse au pastel...

Du reste, j'indique et ne fais rien de plus. Il faut lire, dans le livre même de Caro, les longs chapitres qu'il consacre aux trois maîtres *convenus* de la philosophie actuelle, et contre lesquels le livre de l'*Idée de Dieu* est plus spécialement dirigé. Au point de vue des idées, ces chapitres sont une exécution des mieux faites. Au point de vue des amours-propres, c'est une opération, et une opération qui serait très douloureuse sans les

ressources du chloroforme de la politesse et les inhalations du compliment... Après Renan, Taine et Vacherot, — les hures de saumon relatives après celle d'Hegel, — nous tombons dans la grenouillère et dans le fretin. Caro ferme son volume par un compte rendu général et rapide des œuvres quelconques de ce temps où l'Idée de Dieu apparaît, comme elle a l'habitude d'apparaître dans la pauvre tête moderne, qui est si troublée.

Excepté l'adorable madame de Gasparin, cette protestante si digne d'être catholique à force de tendresse et de poésie dans la pensée, je ne vois là que des médiocrités pour lesquelles le ferme spiritualiste que ne cesse d'être Caro dans toute l'étendue de son volume est beaucoup trop bon, quand il s'agit de la juste appréciation du talent. On dirait que les tours de force de la politesse auxquels il s'est livré avec Renan, Taine et Vacherot, l'ont amolli en l'assouplissant, et qu'il ne sait plus se tenir debout dans un jugement rigoureux, si ce n'est devant les insensibles et impassibles idées, qui n'ont pas d'amour-propre à blesser !

IV

Tel, en résumé, est ce premier volume de l'*Idée de Dieu,* que je voudrais faire lire par ma manière d'en parler. On rend plus difficilement compte d'un livre de critique que d'un autre livre... C'est alors de la critique sur de la critique, une pulvérisation infinie ! Il faut une idée *en soi,* une construction appropriée à cette idée, une architecture, enfin, pour que la critique puisse se prendre vigoureusement à un livre. Or, l'*Idée de Dieu* de Caro ne se lève pas encore, dans la partie négative d'un ouvrage dont nous attendons la partie affirmative avec impatience.

Je sais la tendance de Caro. Je ne sais pas son idée sur Dieu, son *idée sur l'idée* première de toute philosophie, qui doit, selon moi, commencer toujours par une théodicée. Mais ce que je sais, ce que ce livre m'a bien

appris, c'est que Caro est d'un spiritualisme de bonne trempe qui ne s'est pas laissé fausser par les idées populaires, actuellement, en philosophie, et que son livre est, contre ces idées, une superbe manifestation. L'*Idée de Dieu* de Caro et les *Sophistes* de l'abbé Gratry forment, à eux deux, un redoutable boulet ramé, très suffisant pour nettoyer la situation. Ces deux livres se complètent l'un par l'autre. Le même bon sens philosophique en fait le fond. La même clarté y brille, infusée.

L'accent de l'un ne se différencie de l'accent de l'autre que comme l'accent aigu se différencie de l'accent grave ou de l'accent circonflexe. Chose piquante ! C'est l'abbé Gratry qui est l'accent aigu. Il a beau mettre des applications de charité tardive et de baume samaritain sur les blessures qu'il ne craint pas de faire à la vanité sophistique, il ne les y met que parce qu'il a donné ce coup de pointe inconnu à Caro qui reste l'accent grave, quand sa politesse n'en fait pas l'accent circonflexe.

Et notez bien que ce n'est pas un reproche ! J'aime la charité du prêtre dans l'abbé Gratry, comme j'aime la politesse du philosophe dans Caro. Avec cette charité et cette politesse qui drapent de si haut les coups.., que l'on porte si bas, nous sommes plus libres, nous, les brutaux, de jeter à la porte, à notre manière, les réputations et les idées qui n'avaient pas le droit d'entrer !

TABLE DES MATIÈRES

1166-09. — Imprimerie des Orphelins-Apprentis, F. Blétit, 40, rue La Fontaine, Paris-Auteuil.